

RÉDACTION
ET
BUREAU D'ABONNEMENTS

Lausanne, Rue de St-François 20.

On s'abonne, en Suisse, en Allemagne et en Autriche, dans tous les bureaux de poste, les abonnements partent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

PRIX D'ABONNEMENT

	Un an	6 mois	3 mois
Suisse	Fr. 20	10 50	5 50
Union postale	» 36	18 50	9 50

Prix du numéro : 10 centimes.

GAZETTE DE LAUSANNE

ET JOURNAL SUISSE

FONDÉ EN 1799

ANNONCES

HAASENSTEIN & VOGLER

Lausanne, Place de la Palud 24

Montreux, Vevey, Genève, Nyon, Châtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, Saint-Imier, Delémont, Bière, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, etc.

PRIX DES ANNONCES

Pour l'étranger..... 25 centimes la ligne.
Pour la Suisse..... 20 centimes la ligne.

Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LAUSANNE, 1^{er} octobre 1891.

BULLETIN POLITIQUE

L'agence Hayas s'y est reprise à deux fois pour nous annoncer la nouvelle du jour. Hier après-midi une première dépêche nous disait : « Le général Boulanger s'est suicidé à 11 h. » 30. Il s'est tiré un coup de revolver dans l'oreille sur la tombe de Madame de Bonne-main. Sous réserve. » On se demandait encore si cette information n'était pas l'œuvre de l'honorable M. Lemyre-Terrière. Mais une heure plus tard, elle était confirmée et ne fait plus l'ombre d'un doute.

Dans le cas particulier, le vrai était vraisemblable. Un suicide théâtral était bien le couronnement logique de la carrière aventureuse du condamné de la Haute-Cour. Comme les affaires de la France vont très bien, les siennes devaient aller très mal.

Les romanciers avides de documents vrais vont avoir dans la vie du général Boulanger une mine inépuisable. Que Daudet s'en empare et il fera sur cette fin de siècle un livre à la fois étrange et suggestif, après duquel l'histoire du duc de Morny, qu'il nous a si bien contée dans la *Nabab*, paraîtra banale.

Le petit officier breton, né à Rennes le 29 avril 1837, a passé par des alternatives qui semblent en effet tenir du roman bien plus que de l'histoire. Ses débuts sont ceux de tous ses frères d'armes. Il entre à St-Cyr en 1855, en sort l'année suivante, ni bien ni mal. Au régiment, où il débute en Kabylie sous le maréchal Randon, il porte l'uniforme des turcos et se montre à la fois intriguant et brave. Il gagne brillamment la croix de chevalier de la Légion d'honneur au combat de Turbigo, en Italie, où une balle lui traverse la jambe. Il avait alors vingt-deux ans. Lieutenant l'année suivante, il fait campagne en Cochinchine du 15 octobre 1861 au 3 mai 1864 et y conquiert par une seconde blessure ses épaulettes de capitaine. Il était chef de bataillon et instructeur à l'Ecole spéciale militaire quand éclata la guerre contre l'Allemagne. Il devint lieutenant-colonel à la suite de la bataille de Champigny, où il fut blessé, se distingua dans la campagne de répression de la Commune et fut deux fois cité à l'ordre du jour pour sa belle conduite à la prise des barricades de Bourg-la-Reine et de Cachan. Blessé de nouveau, le 24 mai, au plus fort des journées sanglantes, il obtint la croix de commandeur.

Jusqu'à là, rien d'extraordinaire dans la vie de Boulanger. Il faisait dans l'armée une carrière rapide, payait de sa personne, comme tous ses camarades, avait la chance d'être blessé en toute rencontre, légèrement, juste de quoi se pousser. On lui prédisait une brillante carrière, et bien qu'il fût sans cesse préoccupé de ses succès et extrêmement personnel, aimant à se grandir des erreurs de son voisin, bellâtre et fat, il était bien noté dans les rapports d'inspection. S'il avait persévéré dans la même voie, il serait sans doute aujourd'hui comblé d'honneurs, de décorations et de croix, à la tête d'un corps d'armée.

Que se passa-t-il dans le cerveau de Boulanger ? C'est ici que le romancier aura une curieuse étude à faire. Gâté par son avancement rapide et par les bonnes fortunes que lui valaient sa prestance et sa barbe blonde, fut-il vraiment, comme on l'a affirmé, hanté par le souvenir de Bonaparte et rêva-t-il de refaire la fortune du « parvenu corse » ? Dès les débuts

de la République, nous voyons l'intrigant prendre le pas sur le soldat, avec une soif de réclame qui fait de lui un type bien moderne.

Sous le régime de l'ordre moral, le colonel Boulanger croit à une restauration de la monarchie. Il est d'une piété ardente, porte des cierges aux processions et fait preuve, vis-à-vis du général duc d'Aumale, d'une obsequiosité de nature à le desservir auprès d'un prince aussi loyal et aussi soldat. « Bon officier, mais flagorneur et mal élevé, » note en marge de ses rapports le vainqueur de la Smala, que cette mention devait plus tard faire rayer des cadres de l'armée, quand Boulanger put en prendre connaissance, grâce à ses fonctions officielles.

En 1880, le suicide d'hier passe général. Il est alors ardent républicain et opportuniste, assomme Gambetta et M. Jules Favre de ses protestations de dévouement, se fait déléguer aux Etats-Unis comme chef de la mission militaire de France au centenaire de l'indépendance et y fait le plus de bruit possible autour de son nom.

Mais c'est dès le 16 avril 1882, date à laquelle il était appelé à la direction militaire de l'infanterie, qu'il fut possible aux esprits perspicaces de démêler les ambitions de Boulanger.

Il n'était alors rien moins qu'illustre et cependant partout son nom apparaissait. Il écrivait ou fit écrire sa biographie, dite populaire, précédée d'un portrait équestre et, par l'entremise d'un agent secret, demanda au directeur de la librairie militaire de répandre ce factum dans l'armée. Il prenait des allures de général politique, obtenait, en 1884 déjà, les étoiles de divisionnaire et le commandement de la brigade d'occupation de la Tunisie. Là, il poursuivit ses plans mystérieux avec une rare ténacité, s'entoura de femmes intrigantes et d'escrecs récidivistes, et commença, — comme cela a été prouvé lors de son procès devant la Haute-Cour, — à détourner par centaines de mille francs, les sommes qui lui étaient confiées en raison de ses fonctions, pour chauffer à toute vapeur la locomotive de sa réclame personnelle.

Boulanger, devenu le favori de M. Clémenceau, fut, grâce à la protection de celui-ci, appelé le 8 janvier 1886, par M. de Freycinet, au ministère de la guerre. Il fut maintenu dans le même poste par M. Goblet, quand celui-ci prit le pouvoir.

Il est superflu de rappeler ici quels ne tardèrent pas à être les résultats vraiment prodigieux d'une réclame effrénée : les ovations sans précédent faites au ministre à la revue du 14 juillet 1886, — sa popularité résistante à la publication de ses lettres au duc d'Aumale, par lesquelles il était convaincu des plus impudents mensonges, — son duel avec M. de Lareinty, où son pistolet ayant raté, il fait publier *urbi et orbi* qu'il a eu la générosité de tirer en l'air. Puis l'affaire Schnabele, l'avènement de M. Rouvier, l'exil à Clermont, au quartier-général du 13^e corps d'armée, la manifestation de la gare de Lyon, et, dès lors, les allées et venues mystérieuses, les intrigues contre le général Ferron, le nouveau ministre de la guerre, sifflé à la revue de Longchamps par les « patriotes » à quarante sous aux ordres de M. Déroulède ; — puis le conseil d'enquête et la mise à la retraite du soldat indiscipliné ; — la campagne électorale à outrance : les élections de l'Aisne, de la Dordogne, de la Somme, de la Charente-Inférieure, la double élection du Nord, le tout couronné,

le 27 janvier 1889, par les 244,000 suffrages de Paris.

Puis, c'est l'éclosion de toute une littérature et de toute une musique boulangistes, les intrigues nouées avec les partis monarchistes, les entrevues dès lors révélées avec le prince Napoléon à Prangins et le comte de Paris à Londres, les millions jetés à pleines mains, l'engouement du grand monde, les fanfares royales sonnées quand celui qui avait dégradé les princes entraînait au faubourg Saint-Germain et venait y prendre comme le roi, la place du maître de la maison. A cette conspiration s'élevant à ciel ouvert, M. Floquet et les radicaux qui gouvernaient alors la France surent opposer des phrases et un duel heureux. Il fallut l'avènement de M. Constans au ministère de l'intérieur pour y mettre un terme. Au milieu d'un débordement d'outrages et de calomnies sans nom, le nouveau cabinet marcha droit à l'ennemi et, quand la justice fit mine de mettre la main au collet de M. Boulanger, celui-ci passa la frontière.

Si le succès avait été rapide, l'effondrement le fut plus encore. Et c'est ici que le romancier que nous attendons trouvera à écrire les pages les plus frappantes. Cet engouement fou qui avait porté le général au pinacle lui fit faux-bond avec une prestesse étrange. Après le procès de la Haute-Cour, après les élections surtout, il fut lâché et renié par tous ceux qui comptaient naguère profiter de sa fortune. Les royalistes d'abord, puis les bonapartistes, puis Dillon, Naquet, Laguerre, Mermeix, Le Hérisse, tous lui tournèrent le dos. Et dans son exil et sa déconsidération, il ne lui restait plus rien que la générosité et le dévouement d'une femme de haut lignage, égarée chez cet aventurier.

Boulanger avait vu s'évanouir tous ses rêves de grandeur, après avoir touché de la main au pouvoir suprême. Politiquement, il était mort depuis longtemps. Chaque jour le succès se montrait à lui plus impossible. La France avait un gouvernement ferme et honoré, et il lui fallait l'eau trouble. Du reste, on ne tente pas deux fois une entreprise comme la sienne. Il s'était résigné à vivre dans la retraite dorée que lui faisait son amie, à Jersey, puis à Bruxelles. Mais la mort de Mme de Bonnemain est venue lui rendre impossible cette dernière attitude. Après la déconsidération, la pauvreté est venue, la morte n'ayant pas disposé de ses biens en faveur de l'homme pour lequel, de son vivant, elle avait tout sacrifié. Et l'ancien ministre de la guerre, exilé, dégradé, abandonné de tous, objet à Bruxelles d'une curiosité méprisante, voyant en outre poindre la misère, a voulu mourir. Il s'est brûlé la cervelle sur la tombe de celle qui fut la dernière à croire à lui. Comparez ces deux dates : 27 janvier 1889, date de la triomphale élection de Paris, et 30 septembre 1891, celle de ce coup de pistolet solitaire dans le cimetière d'Ixelles, et dites que cette histoire n'est pas étrange et dramatique !

Le suicide du général Boulanger.

Bruxelles, 30 septembre, 1 h.
M. Boulanger est arrivé au cimetière d'Ixelles vers onze heures et demie. Marchant lentement, la tête penchée, il s'est dirigé vers la tombe de Mme de Bonnemain. Les gardiens ne prirent pas garde à ses mouvements. M. Boulanger ayant l'habitude de venir mettre des fleurs sur la tombe de Mme de Bonnemain. Subitement, un gardien vit le général tirer un revolver de sa poche, appuyer le canon sur la tempe droite et faire feu.

M. Boulanger était tombé raide mort ; quand les

gardiens accoururent, ils ne purent que relever le cadavre.

La balle était entrée dans la tempe et avait traversé le crâne.

Le directeur du cimetière, prévenu immédiatement, a retiré l'arme de la main crispée du suicidé.

Le cadavre a été transporté au dépôt mortuaire du cimetière, et de là, à l'hôtel de la rue Montoyer.

Bruxelles, 30 septembre, 1 h. 35, soir.
Voici quelques détails sur le suicide du général Boulanger :

« Quatre ouvriers qui travaillaient au cimetière, virent, vers onze heures et demie environ, entrer le général Boulanger. Le général se dirigea vers la tombe de Mme de Bonnemain.

« A midi un quart, ils entendirent une détonation. Ils accoururent immédiatement et constatèrent que le général Boulanger venait de se tirer un coup de revolver dans la tête.

« La balle est entrée dans la tempe et a traversé le crâne.

« Le directeur du cimetière, prévenu immédiatement, a retiré l'arme de la main crispée du suicidé.

« Le cadavre a été transporté au dépôt mortuaire du cimetière, et de là à l'hôtel de la rue Montoyer. »

Bruxelles, 30 septembre, 3 h.

Depuis quelques jours, le général Boulanger était d'un humeur plus sombre.

Il quitta ce matin son hôtel, vers dix heures, dans un landau attelé de deux chevaux, se fit conduire au cimetière d'Ixelles. Le cocher et le valet de pied qui l'accompagnaient le général l'attendaient à la porte du cimetière.

Il s'est rendu directement sur la tombe de Mme de Bonnemain, s'y est promené longuement autour, puis, tirant de sa poche un revolver de gros calibre, se tira un coup de feu dans la tempe gauche.

La balle sortit par la tempe droite. Il tomba comme une masse sans proférer un cri. Au bruit de la détonation, les gardiens du cimetière accoururent.

Le général ne respirait plus et est mort en quelques secondes. On porta alors le cadavre dans son landau et la police d'Ixelles, immédiatement prévenue, arriva et constata le décès.

Sur l'ordre de la police, le landau fut dirigé sur le commissariat de police ; le corps était placé au fond de la voiture, le visage couvert d'un mouchoir blanc.

Après constatation de l'identité au commissariat, le corps a été transporté à l'hôtel du général, rue Montoyer.

La nouvelle de la mort s'est répandue dans Bruxelles comme un coup de foudre. Tous les journaux publient des éditions spéciales.

La nièce du général et son mari, qui habitaient avec M. Boulanger depuis quelque temps, en le voyant sortir ce matin, ont eu des soupçons et ont voyagé immédiatement un ami au cimetière, mais ce dernier arriva trop tard.

M. Boulanger avait fait graver sur la tombe l'épithète suivante :

« A Marguerite : 19 décembre 1855 — 15 juillet 1891. — A bientôt. »

Ce qui laisse supposer qu'il avait déjà l'intention de se suicider après la mort de Mme de Bonnemain.

Le billet de banque fédéral.

IV

Incontestablement, le monopole et la banque d'Etat comptent aujourd'hui, grâce à l'habileté de ceux qui ont mené la campagne, un certain nombre de partisans. Il y a deux ans, les motions Joos faisaient rire ; ce n'est malheureusement plus le cas aujourd'hui.

Le courant centralisateur, qui s'inspire de considérations techniques et économiques, que M. Feer-Herzog conduisait il y a vingt ans et dont le directeur actuel est M. Cramer-Frey, ce courant s'est doublé en route d'un autre marchand dans le même sens, celui des socialistes que mène M. Joos. L'un vise une banque centrale par actions ; l'autre, la banque

d'Etat. Mais l'un et l'autre se sentant trop faible pour triompher seul se sont fondus pour conduire à bon port au moins le monopole. Après quoi, on verra à trancher la question de la Banque.

Le mouvement actuel est donc le fait d'une alliance bâtarde d'hommes qui, d'accord pour vouloir le monopole, sont au contraire aux antipodes quand il s'agit d'en déterminer le mode d'exploitation, de même qu'ils sont aux antipodes en tant qu'orientation politique générale.

Nous parlerons plus tard de l'école Cramer-Frey. Tenons-nous aujourd'hui à celle de M. Joos.

Dans l'école Joos, on se figure volontiers le billet de banque comme un morceau de papier que les banques lancent dans la circulation quand elles ont besoin d'argent et qui leur rapporte, sans autre, de gros bénéfices. C'est autant que les banques prennent à l'Etat qui, détenteur de la régalie de la monnaie, devrait détenir aussi le billet de banque et s'en faire de l'argent dans l'intérêt de tout le monde.

Dans l'idée socialiste, la banque d'Etat n'est qu'un des articles du vaste programme qui comprend, outre ce monopole-là, plusieurs autres, des allumettes, des céréales, des chemins de fer, des forces hydrauliques, sans compter le crédit foncier d'Etat et la reconstitution des propriétés privées en domaine national. Il faudra pour l'exécuter des avances considérables de capitaux ; l'Etat y pourvoira avec ses billets de banque, au besoin avec son papier-monnaie.

M. Joos s'en est exprimé au Conseil national avec toute la clarté désirable. « — Si, dit-il, on ne veut une banque que pour faire des affaires de banque, d'escompte, de virements, ce n'est pas la peine. Mais nous serons là ; la banque appartenant à l'Etat, c'est nous, les législateurs, qui en disposerons ; nous lui prescrivons de se livrer à toutes les opérations qui rapportent de l'argent. Le bénéfice, nous l'appliquons à des buts sociaux. »

Cette façon d'envisager le rôle de la future banque d'Etat peut enthousiasmer les disciples du docteur de Schaffhouse ; elle en détournera les électeurs de bon sens qui n'ont pas cette même foi robuste en l'Etat dispensateur suprême de la richesse et du bonheur. Et d'abord, constatons que les prétendus gros bénéfices des banques dont on leurne aujourd'hui le peuple ne sont pas ce qu'on dit. Il résulte des calculs officiels dressés par l'inspecteur fédéral des banques que le produit net de l'émission des billets, toutes charges déduites, s'est élevé

en 1883, à 0,033 0/0 de l'émission
» 1884, » 0,036 »
» 1885, » 0,203 »
» 1886, » 0,15 »
» 1887, » 0,14 »
» 1888, » 0,242 »
» 1889, » 0,541 »
» 1890, » 0,508 »

En 1890, le bénéfice net réalisé par l'ensemble des banques suisses, sur une émission de 174 millions de francs, a été de 823,000 francs, soit 8,4 0/0 de leur bénéfice total, lequel a été de 9,8 millions. Il n'est donc pas vrai que, du fait de leur émission, les banques réalisent de « gros » bénéfices. Huit cent mille francs ne sont pas pour modifier sensiblement la situation financière de la Confédération et la mettre en mesure de réaliser le vaste programme de M. Joos et du socialisme. Il est

prudemment, savait se taire. Comme il était adroit pour enjôler les filles, ce garçon ! Avant de pénétrer dans la cour, comme elle était cachée par le mur, elle retourna la tête rapidement et jeta un coup d'œil du côté du moulin. La lucarne était vide, toute noire sur le mur blanc. « Heureusement, pensa Désirée, qu'il avait l'air honnête et que personne ne m'a vu. »

Elle monta les marches du perron, et demanda son père.

Le Bolloche était dehors, au milieu d'un espace découvert et sablé, qui s'étendait au bas du champ de seigle. On l'avait pris pour arbitre d'un coup de boule douteux, et courbé, il mesurait avec sa canne la distance contestée. Une dizaine de joueurs, ses compagnons, penchés en cercle, étaient absorbés par l'attrait de cette vérification. Ils se relevèrent tous ensemble, et le Bolloche aperçut Désirée qui dévalait le long du champ, sa robe bleue frôlant les pommiers nains et la bordure de fraisiers hardiment fleurie par dessous.

— Ma fille ! fit-il.
C'était un événement, ces vingtans dans un asile de vieillards, cette santé rayonnante au milieu de toutes les décrépitudes humaines. Les camarades de Le Bolloche, leurs boules à la main, regardaient venir la jeune fille. Presque tous sans famille, ayant roulé partout sans s'attacher nulle part, isolés d'ailleurs par leur âge et enserrés déjà dans cette demi-mort du refuge que la charité ne peut déguiser complètement, ils respiraient comme un parfum cette appétition qui s'avancait. Tous en étaient réjouis. Elle rappelait à chacun quelque souvenir cher.

— Elle ressemble à une belle cantinière que j'ai connue, dit l'un.

— Si elle avait des cheveux sur le front, ne jurait-on pas une actrice du cours Dajo ? reprit un autre, un ancien marin dont la mémoire reflétait très loin en arrière à la vue de Désirée.

Un troisième murmura un nom que personne n'entendit. Sa tête, branlant par saccades, baissa vers sa poitrine, deux larmes tombèrent sur les chiffons de laine dont ses pieds malades étaient enveloppés, et

FEUILLETON DE LA GAZETTE

AUX PETITES SŒURS

par RENÉ BAZIN

— Vous l'aimez bien, cette Désirée ?
Il n'eut pas la force de répondre. Ses mains tremblaient sur le manche de sa pelle et ses yeux, qu'il avait détournés, voyaient sans doute en songe, debout dans l'herbe du pré, l'enfant qui venait à lui.

Le soir, quand sa sœur Dorothea demanda à la supérieure la permission d'écrire, elle ajouta :

— Ce petit vieux est inévitable : on dirait que c'est lui qui est la mère.

Et, ayant couvert une feuille de papier d'une écriture inégale et hâtive, elle la mit à la poste, à l'adresse de Désirée.

IV

Si la jeune fille n'avait point encore visité ses parents, ce n'avait pas été faute d'y songer. Mais l'aïeule était tombée malade assez gravement, et, malade, elle était, comme beaucoup d'infirmes, d'une exigence extrême. La solitude lui faisait horreur. Il avait fallu la soigner, la veiller, ne jamais la quitter. A peine laissait-elle Désirée sortir le temps d'aller chercher des provisions un peu au-delà de l'octroi. Comment eût-elle permis une course à l'hospice qui, vu la longue distance, eût pris toute une matinée ? Désirée avait dû attendre, et les semaines avaient coulé.

La lettre de sa sœur Dorothea arriva en pleine convalescence de la malade, et ces deux causes combinées, instances d'un côté, santé renaissante de l'autre, décidèrent l'aïeule.

— Va, ma petite, dit-elle. Sois le moins longtemps possible. Tu me parleras des nouvelles d'Honoré.

Elle ne pensait guère à sa bru, ni autrefois, ni à

présent. Honoré seul l'occupait.

Désirée partit aussitôt. Elle était contente à la pensée de revoir les siens, contente aussi d'être libre et de la beauté du jour. Il faisait un temps gris-bleu si léger que tous les rayons le traversaient, un de ces ciels de fin mai qui habituent les fleurs au grand soleil d'été. Les étoiles étoilées des talus de la banlieue. Des deux côtés de la route, quand Désirée passait, des moineaux perchés sur les toits, sur les vieux murs, s'envolaient en troupes, avec un petit cri d'appel si gai, si vif, qu'il semblait à Désirée que son cœur s'envolait aussi. Il n'allait pas d'ailleurs bien loin, pas plus qu'eux. Sa nature n'était pas rêveuse, mais plutôt agissante et vaillante. Elle songeait à des commandes qu'il fallait livrer dans la semaine, à une lessive qu'elle aurait bientôt à un semis de volubilis qu'elle avait fait le long de la maison et qui commençaient à lever, mais surtout au moyen d'apprendre à tresser le rotin et l'osier, maintenant que son métier d'enfance périssait. Elle avait mis sa robe bleue, un col blanc attaché par une broche de coralline et un chapeau — pour un si long voyage — composé d'un seul ruban bleu chiffonné sur du tulle noir. C'était ce qu'elle avait de plus beau. D'autres qu'elles eussent trouvé la toilette bien pauvre. Mais elle s'en inquiétait peu, n'ayant souci, pour le moment, que de plaire à ceux qu'elle allait voir. Elle était sûre d'y réussir. Et ainsi faite, gongolant pour le résoudre, au problème toujours compliqué de sa vie de travail, elle marchait sans se presser sur la route où des brises folles, soufflant au travers des haies, s'amusaient à faire tourner des pincées de poussière.

Avant d'entrer à l'hospice, Désirée s'arrêta devant le moulin, un peu lassé, un peu rouge, afin de reprendre haleine et de rejeter ses cheveux dans la masse trop lourde, détachée par la marche, lui tombait sur la nuque. La route, à quelques pas de là, finissait. Un tertre au gazon pelé par le pied des muletiers portait le moulin blanc. Les quatre ailes viraient d'un mouvement puissant, avec un doux gémissement de bois qui plie, comme il en sort des mâts de navires

ou du joug des bœufs en labour. Le vent montait de la rivière. Et Désirée était charmante, tête nue, la taille cambrée, les bras écartés pour nouer ses cheveux d'or.

C'est précisément à quoi réfléchissait un jeune menuisier qui, sans qu'elle l'aperçut, s'était accoudé à la lucarne du moulin.

De tout temps les menuisiers ont passé pour philosophes et méditatifs. Je parle de ceux des hauteurs : leur métier les y porte. Ils tiennent de l'ermite et du guetteur de phare. Une partie de leur vie se passe à attendre, l'autre à laisser travailler le vent. Ils voient de grands horizons, et les choses petites au-dessous d'eux. Quand leur nature n'est point rebelle, les menuisiers ont beau jeu pour songer.

Celui-là ne sortait pas de la tradition. Son large front enfumé coiffait une assez belle tête de garçon, un peu molle, mais intelligente ; des yeux bruns, des joues sans teinte et une bouche légèrement relevée, dont tout le visage prenait un air de goguenardise ; signe distinctif de l'espèce. Il s'avança encore un peu dans la lucarne et dit :

— Vous n'avez pas l'air bien pressée, mademoiselle ?

Ce sont là de ces phrases banales par lesquelles, dans le peuple, les inconnus se tâtent et manifestent l'intention d'engager un brin de causerie. Elle le regarda, surprise, et ne lui trouvant pas les yeux trop hardis, répliqua :

— Ni vous non plus, à ce que je vois.

— Que voulez-vous ! reprit-il, quand le moulin va, les menuisiers n'ont rien de mieux à faire que de regarder les filles qui passent ; c'est un joli métier : même quand ça va de mieux, on a de la liberté.

— Tous les métiers ne sont pas de même, fit Désirée en soupirant.

Elle renoua la bride fanée de son chapeau, et se détourna pour s'en aller. Mais elle lui plaisait évidemment, car il la retint en demandant :

— Que faites-vous donc ?

vrai que, dans l'idée de l'honorable député, la banque d'Etat agrandira le cercle de ses opérations et fera tout ce que l'Assemblée fédérale lui commandera. Mais cela ne prouve pas encore que ses bénéfices doivent en être augmentés, au contraire. Mais, même en ne considérant qu'une banque centrale, organisée sur le plan de M. Cramer-Frey et qui serait une simple banque de commerce, y a-t-il dans une recette de 800,000 francs un bénéfice suffisant pour lancer le pays dans une aventure où son crédit pourrait d'un jour à l'autre être compromis ?

L'article de constitution qu'on nous propose mentionne le bénéfice de la banque, comme devant être partagé pour les deux tiers entre les cantons, tandis qu'ils perdent en revanche le droit de prélever des impôts sur l'émission.

On a longtemps discuté quelle serait cette part des cantons au bénéfice avant de s'arrêter à cette quotité des deux tiers. On avait décidé d'abord qu'elle serait « équitable ». Ce mot a paru un peu bien vague à M. Cornaz, de Neuchâtel. « Je me méfie des termes généraux », disait-il dans la séance du Conseil des Etats du 25 juin 1891 ; j'ai été quelquefois déçu pour avoir ajouté foi à des promesses de la nature de celle qu'on veut nous faire. Une fois que les choses sont faites, on est bel et bien lié, on n'y revient pas ; et si vous protestez, vous passez pour de mauvais confédérés. Soyons donc prudents. J'aime les rédactions nettes. J'aime qu'on sache ce que l'on veut. La situation de nos finances cantonales me tient à cœur : on veut enlever aux cantons l'impôt sur l'émission des billets de banque, — ce qui constituera une perte très sensible pour leurs budgets, — et on leur offre en échange une part « équitable » à prélever sur les bénéfices. Mais, rien ne nous dit que cette part « équitable » sera équivalente ou supérieure aux pertes subies. En outre, il va sans dire que suivant les circonstances, suivant les relations des banques cantonales avec les grands établissements financiers, suivant qu'on se donnera la main ou qu'on se tournera le dos, la situation des banques cantonales pourra varier, quelle que soit leur organisation, — je peux dire cela aussi bien de la banque d'Argovie ou de celle de Vaud, qui sont des banques mixtes, que des banques d'Etat proprement dites. Dès lors, il faut une garantie.

Cette garantie, on l'a fixée, après marchandements divers et prolongés, aux deux tiers. Mais est-ce bien une garantie que la répartition vaudra l'impôt perdu ? M. Cornaz paraît le croire puisqu'il a voté le monopole. On en peut douter pourtant et objecter qu'un tiers vaut mieux que deux tu auras ou bien encore conclure, comme M. Dufour, de Genève, et dire que si la banque fait des bénéfices et si les cantons en recueillent quelques bribes, c'est en dernière analyse le contribuable, l'emprunteur qui y perdra, parce qu'il devra payer son argent plus cher qu'aujourd'hui.

Lettre de Paris.

(De notre correspondant particulier.)

Paris, 30 septembre.

Paris ensoleillé. — Travaux de voirie. — Les ministres à Marseille. — Le grand rabbin. — Un assassinat.

Ne laissons pas le mois de septembre s'enlever sans lui rendre nos hommages pour la compensation qu'il a apportée à une année jusqu'ici fort mauvaise. Par ce splendide temps d'automne Paris est excessivement brillant et animé. Aux habitants que ramène la rentrée des lycées et des écoles, la prochaine reprise des travaux parlementaires, ou toute autre cause, se joint un flot de touristes qui donne en ce moment à nos rues et boulevards un aspect inaccoutumé. C'est le vrai moment pour visiter la grande ville, plus encore que le premier printemps, à l'époque où les arbres se feuillent et où les jardins reprennent leur parure.

Une circonstance accidentelle contribue aussi, il est vrai, à faire paraître la circulation plus intense. L'administration s'est avisée d'opérer sur plusieurs points à la fois d'importantes travaux de voirie. Ici on change le pavé de bois, là on construit de nouvelles lignes de tramways, ailleurs encore c'est autre chose.

De là résulte que les voitures, refoulées sur

nul ne sut quelle image lointaine de femme ou de jeune fille saluait, à travers les temps, l'émotion de cet abandonné. Ils virent Le Bolloche s'avancer vers Désirée, passer son bras sous le sien, et s'enfoncer dans l'allée qui coupait les champs à mi-côte. Tirés de leur extase, ils s'entre-regardèrent alors les uns les autres d'un air dur. Ils étaient jaloux de l'ancien sergent. Personne ne venait ainsi pour eux. La partie de boules fut laissée là.

Le Bolloche et sa fille se promènèrent d'abord tous deux dans l'allée. Il était rayonnant. Son bonheur se doublait de la fierté de marcher près d'elle. Il jouissait des étonnements qu'elle provoquait. La considération, comme pour réhabilitier ses yeux à chacun des traits de son enfant. « Ah ! petite, disait-il, petite, que je suis content ! Je ne puis vivre sans te voir ! » Il ne pouvait dire autre chose.

Puis la mère Le Bolloche vint le retrouver. On monta vers l'hospice dont il fallait faire le tour, vers le grand verger entouré de murs qui ne s'ouvrait que par faveur aux parents en visite. Et alors la conversation s'engagea. Désirée avait dû se mettre entre les deux vieux. Ils lui parlaient en même temps, chacun de ce qui l'intéressait. Les moindres choses du domaine revenaient dans leur souvenir avec une merveilleuse intensité de tendresse et du regret. C'est incroyablement tout ce qu'un pré, une maison et une pauvre aieule qu'on a laissés peuvent fournir de questions.

Désirée répondait de son mieux. La joie des siens l'épanouissait aussi. Elle n'avait pas le temps de penser à elle-même. Et cependant, chaque fois qu'elle arrivait au détour d'une certaine allée, l'ombre des ailes du moulin, franchissant les murs, accourait au devant d'elle, l'enveloppait, semblait vouloir l'enlever au passage. Désirée en éprouvait un petit frisson. Elle s'imaginait, bien à tort peut-être, et sans avoir la liberté d'y penser, d'ailleurs, que ces grands bras d'ombre l'appelaient, et qu'il y avait là-bas, par une fente ignorée du moulin, deux yeux bruns qui la suivaient.

une partie seulement de la chaussée, semblaient littéralement se toucher toutes, ce qui n'est guère commode pour les piétons qui sont pressés de traverser. A quand les fameuses passerelles suspendues, dont on parle depuis si longtemps, sans que le projet se réalise jamais ?

Quelques journaux ont timidement demandé pourquoi on se mettait à bouleverser nos rues lorsqu'elles sont le plus encombrées, tandis qu'on pouvait si facilement commencer les mêmes travaux dans la saison où Paris est désert, ou censé tel. La question naturellement est restée sans réponse. Les motifs déterminants de l'administration ne sont pas toujours ceux du public, mais ce qui est certain, c'est que ce sont les bons.

Rien à noter aujourd'hui dans le domaine de la politique. Le conseil des ministres, tenu hier sous la présidence de M. de Freycinet, ne s'est occupé que des affaires courantes et a été très court. Cinq membres du gouvernement, MM. de Freycinet, Constans, Rouvier, Jules Roche et Yves Guyot, doivent se rendre le 7 octobre à Marseille, pour l'inauguration des travaux d'assainissement de la ville. Le président du conseil prendra la parole au banquet que la municipalité offrira le 8 aux ministres.

Grande animation dans la colonie israélite, hier, à l'occasion de l'installation du nouveau grand rabbin de Paris. La rue de la Victoire était encombrée de curieux, mais personne n'entrait dans la synagogue qu'avec une carte d'invitation.

Le grand rabbin de Paris, M. Dreyfuss, et M. Zadoc-Kahn, grand rabbin de France, ont dans leurs discours, très habilement mêlés la note patriotique à l'élément religieux. Leur but était d'établir que les Israélites sont d'aussi bons Français que tous autres, ce qui, comme on le sait, n'est pas l'avis de M. Drumont.

Un assassinat commis dans des circonstances singulières a mis en émoi avant-hier la population de Courbevoie. Le docteur Breton, médecin-major d'un régiment de ligne, a tué à coups de revolver un dentiste de Paris, qui prétendait avoir été dépouillé d'une somme importante par une ancienne maîtresse, vivant actuellement avec le dit médecin. Le drame s'est passé dans la boutique d'un marchand de vin. M. Breton et sa maîtresse sont en fuite. On affirme que celui-ci jouissait jusqu'alors de la meilleure réputation.

INFORMATIONS DIVERSES

— On annonce la mort, à l'âge de soixante-six ans, de M. Octave Depeyre, ancien député, ancien sénateur, ancien ministre, directeur du *Moniteur universel*.

— Le *Tagblatt* de Berlin apprend que le congrès de la paix à Rome s'abstiendra de discuter la question de l'Alsace-Lorraine. M. Bonghi déclare que, afin d'éviter des incidents fâcheux, il est désirable que les délégués allemands soient nombreux. La question de l'irréductibilité est absolument exclue. Le conflit italo-allemand sera examiné. M. Bonghi regrette que l'adhésion des Allemands soit si rare. Pas même un socialiste n'accepte son invitation.

— Les corporations de la cité de Londres se sont réunies, hier dans l'après-midi, au Guildhall, dans le but d'élire le nouveau lord-maire, pour l'exercice civique commençant en novembre. Les noms mis en avant étaient ceux des aïdemen : Evans, Cowan, Knill, Phillips, Davies et Newton. Quand le scrutateur a annoncé que M. Evans était élu, on a applaudi longuement. Le nouveau lord-maire est né le 21 avril 1849, dans le pays de Galles, où sa famille habite de temps immémorial. M. Evans appartient à la corporation des merciers ; il est en outre membre du conseil d'administration de plusieurs compagnies, notamment pour la broderie, l'éclairage de l'or et de l'argent. Il y a près d'un siècle qu'un Gallois n'avait été élu lord-maire.

— Plusieurs journaux américains ont publié mardi des lettres ou des dépêches privées annonçant que, le 16 septembre, une émeute avait éclaté à Guatemala contre le président Barillas, à l'occasion de la célébration d'une fête nationale. Ce n'est qu'après une lutte très vive de trois jours que le président aurait pu rétablir l'ordre ; 500 personnes auraient été tuées ; l'état de siège aurait été proclamé et le général Barillas se serait attribué des pouvoirs dictatoriaux.

— La légation du Guatemala à Paris, on dit n'avoir reçu aucune nouvelle sur cette prétendue émeute. On télégraphie, d'autre part, de Washington et de Mexico que les gouvernements des Etats-Unis et du Mexique ne savent rien à ce sujet.

— On assure que le gouvernement argentinien a

V

De retour chez elle, Désirée trouva l'aieule moins inquiète qu'elle ne supposait, heureuse de lui annoncer :

— Petite, il est venu pendant ton absence une belle commande, douze chaises à rempailler finement, en blanc et noir : on dirait que le métier veut reprendre.

Désirée ne se faisait pas d'illusion à ce sujet, mais l'occasion n'en était pas moins bonne.

Dès le lendemain elle se mit au travail, toute reposée et comme renouvelée par cette après-midi de la veille. Elle dut sortir de l'apentis les gerbes de seigle trié qu'un trop long séjour à l'ombre avait rendues humides, les délier et les étendre sur un coin fauché du pré, par jonchées régulières. Et, tandis que le soleil et l'air les séchaient, elle s'occupa à enlever les garnitures usées des chaises, à consolider leurs barreaux, à teindre quelques poignées de tige qui feraient, sur les sièges nouveaux, des monochures régulières, comme des queues d'hermine sur une pelletterie claire. Cela lui prit deux jours.

Pendant ce temps, elle songea bien, plusieurs fois, à la rencontre qu'elle avait faite de ce menuisier, sans déplaisir, mais sans trouble non plus, ainsi que nous pensions aux choses qui n'auraient pas de suite. De la côté de l'océan, en allant acheter ses provisions, elle chercha les ailes du moulin à l'horizon, et elle les aperçut qui tournaient, toutes petites, comme un jouet d'enfant.

Le troisième jour au soir, voyant que la paille était sèche et qu'elle avait repris sa belle teinte d'or pâle, elle jugea qu'il était temps de la rassembler. Par jolies minces, soigneusement, pour ne pas froisser les tuyaux droits du seigle, elle la relevait, et la portait sous l'apentis. On eût dit une moissonneuse. Elle aimait à manier cette matière souple et frémissante que chaque pas faisait trembler sous ses bras ; il lui plaisait de courir ainsi dans la longueur du pré, dans l'herbe encore chaude de l'ardente rayée qu'elle avait bue.

décidé d'établir le cours forcé du papier-monnaie en fixant la prime sur l'or à 150 0/0.

— L'empereur et l'impératrice, le roi et la reine de Grèce, les princes et les princesses sont arrivés à St-Petersbourg hier matin à dix heures, par le train qui transportait le corps de la grande-duchesse Alexandra. Ils ont été reçus à la gare par les hauts fonctionnaires de la cour et de l'Etat.

Le cercueil était porté par le tsar, le roi de Grèce, les princes Waldemar de Danemark et Georges de Grèce, les grands-ducs Paul, Constantin et Dimitri ; il a été transporté à la cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul.

Une foule considérable remplissait les rues. Les troupes formaient la haie.

Un service solennel a eu lieu à la cathédrale. Les personnes de la cour et le corps diplomatique y assistaient.

L'inhumation aura lieu aujourd'hui.

— L'association des marchands de Moscou a fait don de 100,000 roubles pour soulager les victimes de la disette. Elle a, en outre, nommé une commission chargée de recueillir les souscriptions particulières des membres de l'association.

— A la suite de divisions parmi les carlistes et de rivalités locales, les habitants de Puente la Reina (Navarre) en sont venus aux mains avec ceux de Ciraqui.

Les deux partis, ayant des femmes à leur tête et armés de fusils de chasse, se sont avancés dans la campagne et ont échangé des coups de feu. Il y a eu deux blessés. La gendarmerie a dispersé les combattants, mais l'agitation continue, surtout chez les vieux carlistes et les catholiques intransigeants.

Les catholiques de Bavière.

Une feuille ultramontaine de Bavière, le *Frankische Volksblatt*, après avoir constaté que l'on ne peut rien espérer de la triple alliance pour la restauration du pouvoir temporel du pape, arrive à la conclusion qu'il ne reste d'autre moyen que d'en finir avec l'hégémonie prussienne :

« Tout, dit-elle, peut s'accomplir sans effusion de sang. L'Autriche doit se retirer de la triple alliance, s'entendre avec la Russie et lui laisser la main libre en Orient. La France sera apaisée du côté allemand par un plébiscite en Alsace-Lorraine sur son retour ou par une existence indépendante, et la nouvelle triple alliance est faite.

« A celle-ci incombe alors la tâche d'établir un nouvel ordre de choses en Allemagne, qui forcera la Prusse de restituer sa proie de 1866 et la replacera dans le *status quo ante 1866*.

« La Bavière devient la tête d'une ligue de l'Allemagne du Midi, sous la protection de l'Autriche. En Italie, on restaurera les Etats de l'Eglise et tous les anciens Etats.

« Cela fait, un désarmement général se fera tout seul.

CONFÉDÉRATION SUISSE

Conseil fédéral. — Le *Confédéré* dit que M. Ruchonnet va beaucoup mieux depuis deux ou trois jours et ne songe nullement à prendre un nouveau congé. Au contraire il estime que son département a besoin de toute son activité et bien qu'un séjour en Italie lui serait favorable il ne quittera pas Berne pour le moment.

Referendum. — On est à 83,000 signatures, chiffre rond, dont 10,000 de Fribourg et près de 22,000 de Vaud. Le *Confédéré* constate que, dans ces deux cantons, les signatures ont été recueillies officiellement, puis il ajoute : « Qu'on ne se laisse pas tromper par l'étiquette, le fédéralisme est pour beaucoup moins dans la poussée du referendum que la mauvaise humeur de la spéculation. »

Cela peut être vrai des meneurs ; quant aux simples citoyens, qui ne spéculent pas, c'est contre le rachat en lui-même qu'ils s'élèvent.

Chemins de fer. — La *Feuille fédérale* publie une demande en constitution d'hypothèque du chemin de fer de Glion au sommet des Rochers de Naye pour une somme de 4,500,000 francs, destinée à la construction et à l'équipement de cette ligne, avec délai d'opposition jusqu'au 23 octobre 1891.

Littérature immorale.

Berne, 30 septembre.

Nous revenons avec quelques détails sur la fin de la séance de mardi, dont nous n'avons pu donner qu'un court résumé.

M. Henri Paschoud, professeur à Lausanne, a présenté, après M. Cuénoud, un rapport sur les dangers des représentations théâtrales dans les campagnes. Il ne vient pas en censeur impitoyable condamner sans recours un genre de distraction, dangereux non par lui-même, mais par l'usage qu'on en fait. Il ne réclame pas davantage un théâtre où seul un public de choix, familiarisé avec l'art littéraire, ait accès. Il n'est pas fâché au contraire de voir le théâtre se faire populaire, affronter l'opinion publique, la conscience calme de nos paysans, encore assez honnêtes pour

de poussière enlevé par l'entaille restait encore. C'était donc lui qui, tout à l'heure, l'avait regardée lever ses javelles de seigle, et pour lui faire entendre ce qu'il n'osait lui dire, pour lui montrer qu'il songeait à elle, avait écrit « Désirée. » Ce mot-là, c'était une lettre, un sonnet.

Une lettre d'amour. Qu'est-ce que cela signifiait, « Désirée », sinon : « Je vous aime » ?

Il l'aimait donc ?

La jeune fille emporta l'ardoise, et rentra.

La grand'mère l'attendait.

— Tu as été bien longtemps, dit-elle. L'angelus a sonné aux deux paroisses.

Désirée lisait pour la dixième fois, à la lumière d'une bougie, le mot écrit sur la pierre.

— Tu avais donc bonne envie de travailler ce soir ? reprit l'aieule. Allons, mange un peu... Pourquoi ne réponds-tu pas ? Tu es lasse ?

Mais elle ne répondait que des mots distraits.

Et l'aieule, au son un peu altéré de la voix de sa petite-fille, se confirmant dans la pensée que l'enfant s'était surmenée, disait amicalement :

— Tu te donnes trop de tourment, ma pauvre petite, tu veilles trop tard dans l'apentis et cela te change la voix.

Désirée déclara qu'elle était lasse, fatiguée, et la grand'mère fit semblant d'avoir sommeil plus tôt que de coutume ce soir-là.

Alors, libre de songer, d'étudier ce qui était arrivé et ce qu'elle éprouvait en elle-même, la jeune fille se laissa emporter par le rêve. Elle était donc aimée ! Cela lui semblait très sûr et très doux. Le soupçon ne lui vint pas même qu'il eût voulu plaisanter. Le premier mot d'amour, incertain et voilé, le premier hommage rendu à son charme de jeune fille, avait atteint le fond de cette nature primitive. Elle y répondait déjà par de grands élans de cœur qui la surprenaient elle-même. Et peu à peu elle vint à songer que ces idées qui la remplissaient maintenant étaient nées du jour même où elle avait rencontré ce garçon. Un trouble profond et délicieux s'ensuivit. Demain, l'avenir, se

flétrir les turpitudes étalées parfois devant eux. Ni ascète, ni béotien, il ne veut ni interdire ni mutiler l'art, mais ne voir entre les mains des enfants du pays que ses productions honnêtes et saines. Ils sont nombreux les avantages que peuvent retirer les jeunes gens de l'étude et de la représentation d'une pièce qui fait appel aux sentiments généreux et exalte les nobles passions. Un emploi judicieux de l'art populaire peut être un dérivatif efficace aux distractions grossières et bruyantes, et concourir utilement à l'éducation morale et intellectuelle.

D'honnêtes essais ont été tentés dans cette direction. Malheureusement, il n'en est pas toujours ainsi. Des jeunes gens et des jeunes filles en quête d'une pièce à jouer ont été la demander à cette littérature malsaine dont la banalité le dispute souvent à l'indécence. Les dangers que fait courir dans ce cas à notre jeunesse une distraction légitime sans cela, sont grands. Une mauvaise pièce est un mauvais livre et un mauvais livre qu'on relit, qu'on apprend par cœur, que l'on met en actes sur la scène du théâtre avant de le faire, bientôt après peut-être, sur la scène de la vie.

M. Paschoud signale les symptômes évidents d'un mal qu'il faut conjurer à tout prix. Il en est temps encore. Pendant longtemps les habitants de nos campagnes sont restés un peuple poétique auquel le spectacle de grande nature suffisait. Il ne sentait pas le besoin de suppléer à la réalité par la fiction. L'écho fascinateur d'un monde qui lui était demeuré étranger est venu le troubler. Il demande maintenant qu'on l'initie aux distractions des citadins. A cet éveil d'un besoin nouveau il faut donner satisfaction. Mais il est nécessaire de ne pas en laisser le soin à des hommes légers et corrompus qui se plaisent à avilir et à défigurer les vertus calmes et modestes. Pourquoi, se demande en terminant le rapporteur, l'esprit chrétien n'accomplirait-il pas avec le secours de l'art ce qu'avait la Grèce antique quand elle cherchait à faire du théâtre une école de religion et de patriotisme ?

Les thèses de M. Paschoud donnent lieu à une intéressante discussion à laquelle prennent part M. le Dr Beck, M. le pasteur Bovet, M. le conseiller d'Etat de Schaller, M. le chancelier Dallevé. Ce dernier s'intéresse particulièrement l'assemblée en parlant des représentations qui se donnent dans le canton du Valais, où, selon une antique coutume, il est permis à un des acteurs, organe du public, de censurer verbalement les magistrats dont l'administration laisse à désirer.

M. le Dr Speyr, directeur de l'asile des aliénés de la Waldau, parle de l'influence de la littérature immorale sur la santé.

Parmi les malades qu'il a eu l'occasion d'observer, il a constaté que ce genre de lecture avait pour résultat l'excitation de l'imagination, l'asservissement de la volonté, l'affaiblissement du système nerveux, l'amoindrissement sinon la destruction du respect de soi-même.

Toutefois, il est loin de vouloir affirmer que ces lectures immorales seules aient été la cause de ces troubles. Au contraire, dans tous les cas, il a reconnu la présence antérieure de quelque vice, de quelque germe morbide dont le développement a été activé par les lectures malsaines. Elles sont ainsi devenues la cause déterminante de troubles atteignant à la démence, à l'idiotisme, à la folie en un mot.

Leurs victimes les plus nombreuses ont été et seront toujours les faibles. Par faibles il faut entendre d'une part les enfants et les jeunes gens, d'autre part tous ceux dont la santé physique ou morale est atteinte de quelque affection morbide.

L'orateur met sérieusement en garde chacun en garde contre l'emploi et la propagation de livres traitant de la guérison de maladies secrètes. Que ces écrits soient nés de l'intention sincère de faire œuvre utile, ou que leur auteur n'ait eu en vue que son profit personnel, ils n'ont jamais fait aucun bien.

M. Kaufmann, professeur à Genève, traite ensuite avec une compétence qui force l'attention de tous à la fin d'une séance si remplie déjà, de l'influence de la littérature immorale sur l'adolescence.

L'adolescence doit être avant tout visée par ceux qui se préoccupent des dangers que la marée montante des mauvais livres fait courir à la société. On peut diviser les mauvais livres en deux classes : les éternels et les éphémères. Les éternels sont ceux qui, par leurs théories paradoxales, troublent les personnes qui cherchent à se faire un système philosophique ; ils nuisent surtout à ceux dont l'intelligence est développée par la culture littéraire. Les éphémères sont ceux qui irritent les sens par les situations et les descriptions qu'ils renferment aussi bien que par les expressions qu'ils emploient. Ils sont dangereux surtout pour les jeunes gens dont l'imagination s'enflamme vite. Les premiers découragent, inspirent le doute et l'indifférence ; les seconds sollicitent les bas instincts. On sait ce que peut l'imagination, cette folle du logis qui a pour premier ministre la mémoire et pour ambassadeur les sens. On s'égare-t-elle l'imagination de celle où de celui qui dans le secret de la nuit et de la solitude se repaît du roman perfide dont la lecture précipite les battements du cœur ? Les lectures immorales basées sur le fatalisme cynique conduisent promptement aux actes immoraux. Or les médecins et les philanthropes savent qu'il est plus aisé de guérir un ivrogne qu'un débauché. Pris dans l'engrenage des lectures obscènes, le jeune homme, comme

de poussière enlevé par l'entaille restait encore. C'était donc lui qui, tout à l'heure, l'avait regardée lever ses javelles de seigle, et pour lui faire entendre ce qu'il n'osait lui dire, pour lui montrer qu'il songeait à elle, avait écrit « Désirée. » Ce mot-là, c'était une lettre, un sonnet.

Une lettre d'amour. Qu'est-ce que cela signifiait, « Désirée », sinon : « Je vous aime » ?

Il l'aimait donc ?

La jeune fille emporta l'ardoise, et rentra.

La grand'mère l'attendait.

— Tu as été bien longtemps, dit-elle. L'angelus a sonné aux deux paroisses.

Désirée lisait pour la dixième fois, à la lumière d'une bougie, le mot écrit sur la pierre.

— Tu avais donc bonne envie de travailler ce soir ? reprit l'aieule. Allons, mange un peu... Pourquoi ne réponds-tu pas ? Tu es lasse ?

Mais elle ne répondait que des mots distraits.

Et l'aieule, au son un peu altéré de la voix de sa petite-fille, se confirmant dans la pensée que l'enfant s'était surmenée, disait amicalement :

— Tu te donnes trop de tourment, ma pauvre petite, tu veilles trop tard dans l'apentis et cela te change la voix.

Désirée déclara qu'elle était lasse, fatiguée, et la grand'mère fit semblant d'avoir sommeil plus tôt que de coutume ce soir-là.

Alors, libre de songer, d'étudier ce qui était arrivé et ce qu'elle éprouvait en elle-même, la jeune fille se laissa emporter par le rêve. Elle était donc aimée ! Cela lui semblait très sûr et très doux. Le soupçon ne lui vint pas même qu'il eût voulu plaisanter. Le premier mot d'amour, incertain et voilé, le premier hommage rendu à son charme de jeune fille, avait atteint le fond de cette nature primitive. Elle y répondait déjà par de grands élans de cœur qui la surprenaient elle-même. Et peu à peu elle vint à songer que ces idées qui la remplissaient maintenant étaient nées du jour même où elle avait rencontré ce garçon. Un trouble profond et délicieux s'ensuivit. Demain, l'avenir, se

le buveur auquel il faut des excitants de plus en plus forts, sentira bientôt s'émousser en lui les attributs essentiels qui font la dignité de l'homme : son imagination s'égare, son jugement se forme ; il devient sceptique, indifférent, incapable de persévérance au travail. Un réalisme abject lui enlève toute la poésie de la vie ; il demeure inaccessible aux sentiments élevés d'où procèdent les généreuses pensées ; il en est réduit à se concentrer sur lui-même dans le plus triste égoïsme et à ne vivre que pour le souvenir éternel de ses lectures lascives. Quelle perspective ou plutôt quel abîme !

Comment intervenir efficacement et soulever la conscience ? Par ce levier qui s'appelle l'éducation dont le sentiment religieux est le point d'appui. Protégeons ainsi notre jeunesse suisse, travaillons avec fermeté et surtout avec tact pour la défendre contre les pervers qui rêvent sa déchéance et puisse de son côté notre jeunesse suisse comprendre toujours plus ce qu'elle se doit à elle-même, ce qu'elle doit à sa patrie, ce qu'elle doit à son Dieu.

Il est midi. Tous les membres du congrès se rendent au Casino où les attend le dîner.

Berne, 30 septembre.

Le congrès a été clos ce matin par une assemblée des délégués, qui a siégé de neuf heures à midi, au Casino.

Après discussion, le congrès a pris les résolutions suivantes :

1^{re} La suite du congrès réuni à Berne, et pour répondre aux sentiments qui y sont exprimés, l'assemblée des délégués de l'Association suisse contre la littérature immorale :

1^{re} vote en principe la convocation d'un congrès international contre la littérature immorale et en renvoie l'étude et la préparation au comité central ;

2^{de} décide de mettre au concours, par l'organe du comité central, la composition d'œuvres dramatiques populaires ;

3^e charge le comité central de publier tout ou partie des actes du congrès ;

4^e charge spécialement le comité central de publier tout ou partie du rapport de M. Cuénoud et de l'adresser, avec une circulaire, aux rédactions des journaux suisses ;

5^e exprime au haut Conseil fédéral sa reconnaissance pour l'intérêt qu'il lui a témoigné et le vœu qu'il veuille bien étudier les mesures à prendre pour préserver la Suisse de l'entrée furtive des œuvres obscènes étrangères ;

6^e charge le comité central de remercier les autorités cantonales de leurs témoignages de sympathie et de les prier de bien vouloir surveiller avec une vigilance toujours plus active les dépôts possibles d'ouvrages scandaleux, leur colportage et tous les faits du même genre dangereux pour la morale publique.

Le théâtre de Zurich.

Zurich, 30 septembre.

Zurich inaugure aujourd'hui son nouveau théâtre. Quand je dis aujourd'hui, ce n'est pas parfaitement exact, car les solennités qui marquent cet heureux événement se poursuivront demain encore. Ce matin, à 10 1/2 heures, on a scellé, en grande pompe, la dernière pierre de l'édifice ; les heureux actionnaires, représentés par leur président, M. J. Kinling, ont pris possession des clefs que leur remettaient les architectes, MM. Fellner et Helm, de Vienne ; gravement le conseil d'administration a défilé, frappant les trois coups de marteau sacramentels sur le marbre allégorique ; l'orchestre a donné la « Marche nuptiale » du *Sonnet d'une nuit d'été* et la *Jubil ouverture*, de Weber. A 11 1/2 heures, clôture de ce premier acte.

Ce soir, à 8 heures, reprise. Exécution de l'ouverture de Beethoven, *Die Weihe des Hauses*, morceau de circonstance, spécialement dédié à tous les heureux qui pendent une crémaillère quelconque ; prologue de C.-F. Meyer, le vieux maître zuricois qui occupe aux côtés de G. Keller une place si honorable dans la littérature allemande ; enfin *Festspiel musical* à grand décor, avec intervention des neuf muses, du directeur du théâtre, d'Apollon et de divers personnages mythologiques : allusions inévitables à l'ancien théâtre incendié — grande démolition des muses — et au nouvel édifice qui le remplace — triomphe d'Apollon, joie des muses, du directeur et de sa troupe, qui est solennellement présentée au public.

Ce soir, dès 7 heures, banquet à la Tonhalle.

Enfin, pour clore dignement la fête, demain soir, *Lohengrin*.

Il y a eu le 1^{er} janvier de cette année, un événement que l'ancien théâtre de Zurich était incendié. On pouvait croire qu'il ne serait pas remplacé de longtemps ; mais sur les bords de la Limmat tout ce qui a trait au développement de la ville est mené rapidement ; il ne s'était pas écoulé six mois depuis le sinistre que déjà une société par actions s'était constituée au capital d'un million de francs ;

marier, être heureuse : elle était remuée par ces lointains magiques et vagues, comme ces petites rivières aux bords peints d'ombre, qui ressemblent jusqu'à leur source la poussée de la mer invisible. Tous les détails de leur courte entrevue lui redeviennent présents. Elle se rappelle les questions qu'il lui avait faites, les moindres paroles qu'il lui avait dites, afin d'y découvrir aussi un sens nouveau. Elle n'y réussit que trop. L'une d'elles, que Désirée

la ville avait offert un terrain de construction superbe, aux portes de la ville, presque au bord du lac, avec 200,000 francs de subvention; et les travaux commençaient. Ce ne fut pas tout d'abord facile, le terrain était formé de débris et de gravais qui ne présentaient pas pour les fondements de l'édifice une solidité suffisante; il fallut le consolider au moyen d'un grillage de charpente immense, composé de près de 1800 pilotis de 10 à 14 mètres de longueur, que de puissantes machines enfonçaient verticalement dans le sol. Ce travail préliminaire seul prit près de trois mois; puis vint l'hiver, cet hiver rigoureux de 1890-91 qui recouvrit le lac entier d'une épaisse couche de glace; la construction ne fut pas interrompue, et malgré le froid, malgré la neige, elle avança rapidement. Elle est aujourd'hui terminée, et grâce à l'énergie de ceux qui l'ont conduite, les Zurichois auront cet hiver leurs représentations alternées de comédie et d'opéra, dont ils n'ont été privés que pendant une seule saison.

L'édifice a coûté un million et demi, la moitié à peu près de ce que nous allons mettre au palais de Rumine; et de l'opinion de tous, il est fort beau, somptueux sans surcharge, spacieux et de bon goût. Mais il faut remarquer que la situation a favorisé tous points l'effet général. On n'a pas choisi, pour y enterrer ces millions, un terrain sans accès, entre ravin et montagne, n'ayant pour horizon qu'une étroite ceinture de toitures prosaïques. Autour du nouveau théâtre, rien ne gêne la circulation; la vue s'étend au loin sur le lac, qui n'est pas le Léman, mais qui a son charme et ses élégances; aucune construction n'avoi-sine trop immédiatement et ne masque les façades. L'architecte n'a pas eu la prétention de donner à son œuvre un style déterminé; il l'a faite commode, appropriée à son objet, et aucun intérêt particulier, venu de haut ou de bas, ne l'a contrecarré dans l'exécution de son plan. Le quartier ancien, haut perché sur la colline où s'élevait le théâtre incendié, est demeuré solitaire; mais les gens de goût, même ceux qui l'habitent, ne s'en plaignent pas. L'administration municipale a droit aussi à sa part d'éloge; elle paraît avoir ceci de bon à Zurich, qu'elle ne sacrifie pas volontiers le goût et l'intérêt général à des caprices individuels.

Au point de vue de l'économie intérieure, le bâtiment est à la hauteur des exigences modernes les plus raffinées; ceux qui l'ont bâti sont en matière de constructions de théâtres des spécialistes connus et habiles; ils ont tiré de l'argent qui se trouvait libéralement mis à leur disposition tout le parti qu'il était possible pour obtenir ce double résultat: le confort et la sécurité.

Une commission d'experts choisie à l'étranger par les hommes de métier les plus compétents a déclaré dans un rapport qui vient d'être publié, que toutes les garanties désirables étaient offertes contre l'incendie; quinze issues permettent une évacuation rapide des salles de représentation; quant aux spectateurs, ils peuvent être, en cas d'alerte, séparés en un instant de la scène, où le danger paraît le plus ordinairement, par un double rideau de fer.

Dans l'édifice entier, pas un bec de gaz; l'éclairage est fourni par la lumière électrique, que procure un double système d'appareils indépendants l'un de l'autre; la force motrice ne se trouve pas dans le théâtre même, mais dans un bâtiment spécial, à une certaine distance, d'où elle est transmise par des câbles souterrains.

La scène est bien en vue, assez spacieuse pour renfermer commodément le personnel nécessaire aux opéras modernes; elle a 22 mètres de long, sur 14 de large, avec une arrièr-scène de 8 mètres, et un vaste *proscenium*. Le parterre et le balcon (il n'y a pas de double balcon, mais un seul, qui comprend plusieurs rangées de sièges et se développe en emphithéâtre) contiennent exactement 1238 spectateurs.

Enfin, le complément indispensable de cette œuvre d'architecture nous sera fourni, dit-on, d'une façon très satisfaisante par le directeur du théâtre, M. Schreier, qui a su grouper autour de lui les éléments d'une bonne troupe d'opéra, et d'une suffisante de comédie: en perspective et à l'étude beaucoup de « Wagner », et quelques comédies du nouveau répertoire naturaliste berlinois.

A propos de chasse.

Berne, 30 septembre.
MM. Schenker, conseiller national, B. Maltzer et J.-J. Oeri, député au Grand Conseil de Zurich, ont, au nom d'une assemblée de chasseurs zurichois, recouru au Conseil fédéral contre l'arrêté du Conseil d'Etat du canton de Zurich, du 30 juillet dernier, fixant la période de la chasse dans cet Etat pour l'année courante et demandant que l'arrêté en question soit cassé et que la chasse pour le canton de Zurich soit fixée en conformité de la loi fédérale sur la chasse et la protection des oiseaux, du 17 septembre 1875.

La disposition de l'arrêté du gouvernement zurichois dont est recouru fixe l'ouverture de la chasse au 1^{er} octobre et la fermeture au 15 novembre, tandis que, d'après l'article 8 de la loi fédérale, la chasse à la plume est ouverte dès le 1^{er} septembre, la chasse générale dès le 1^{er} octobre, et ces deux chasses sont fermées le 15 décembre. L'alinéa suivant autorise les cantons à ouvrir, en prenant des dispositions spéciales de police, la chasse générale en même temps que la chasse à la plume.

Les recourants contestent au Conseil d'Etat le droit de prendre d'autres dispositions que celles fixées par la loi fédérale en ce qui concerne la période de la chasse et surtout celui de restreindre cette période.

Basé sur les considérations suivantes, le Conseil fédéral a écarté ce recours comme non fondé.

Il est vrai que la loi fédérale sur la chasse et la protection des oiseaux ne contient aucune disposition spéciale autorisant les cantons à restreindre la période de la chasse. Mais, si l'on se demande ce que peut bien avoir en vue l'article 10 de la loi, qui reconnaît à la Confédération et aux cantons le droit d'interdire, par des arrêtés spéciaux et pour un temps plus ou moins long, la chasse dans certaines parties du territoire ou la chasse de certaines espèces de gibier, on ne peut voir à cette disposition d'autre but que celui de protéger le gibier dans certaines parties de territoire dépeuplées, ces parties dépeuplées devraient-elles s'étendre même sur un canton tout entier. Or, si la Confédération ou les cantons jugent utile, pour atteindre ce but, qui est à la base de la loi fédérale tout entière, de mettre le ban, non pas seulement sur certaines espèces de gibier, mais bien sur toutes les espèces, on ne peut pas les accuser d'enfreindre la loi.

La réduction de la période de la chasse n'est pas autre chose qu'un ban de cette nature, que, dans le cas particulier, trois cantons ont décidé d'ordonner d'un parfait commun accord. De même que l'a fait Zurich, St-Gall, Thurgovie et d'autres cantons encore ont, à répétées fois, restreint la période de chasse fixée dans la loi fédérale, sans que personne ait recouru contre cette mesure et sans que la Confédération ait cru devoir intervenir, ainsi, par exemple, Schaffhouse, où la chasse à la plume ne commence que le 1^{er} octobre, au lieu du 1^{er} septembre comme le fixe la loi fédérale. Les lois sur la chasse dans les cantons de Lucerne et de Neuchâtel autorisent les gouvernements respectifs à restreindre, s'il le faut, la période de la chasse.

Par son arrêté incriminé, le gouvernement zurichois a donc agi dans les limites de sa compétence.

Lorsqu'il prétend que, en restreignant la période de la chasse, on ne protège pas le gibier, mais qu'on lui nuit plutôt, attendu que les animaux nuisibles en détruisent bien plus que les chasseurs, le recours ne démontre rien du tout, attendu que l'article 4 de la loi fédérale donne aux autorités cantonales le droit d'ordonner ou de permettre, même lorsque la chasse est fermée, la chasse aux animaux malfaisants ou carnassiers et que l'arrêté dont est recouru ne dit pas que le gouvernement zurichois n'ait pas l'intention de faire usage de ce droit.

NOUVELLES DES CANTONS

GLARIS. — On a retrouvé samedi, au Glärnisch, le cadavre de Georges Pettenhofer, le second des touristes dont la disparition était signalée depuis le dimanche du Jedne fédéral. Pettenhofer et Kronstein, l'autre victime, faisaient partie d'une expédition de cinq excursionnistes, tous propriétaires ou employés d'établissements forains. Prise par le brouillard et la neige, la caravane s'était engagée dans des régions périlleuses. Un des touristes put redescendre dans la vallée le soir même, deux autres n'arrivèrent que le lendemain à Glaris, à moitié morts de froid et de peur et ayant vu, sans pouvoir leur porter secours, leurs camarades Kronstein et Pettenhofer rouler dans l'abîme.

APPENZELL (Rhodes-Extérieures). — La cour d'appel, réformant le jugement du tribunal de première instance, a condamné à sept ans de prison au lieu de six, le secrétaire communal Théodore Meier, à Trogen, qui s'est rendu coupable de détournements pour une valeur de 200,000 fr.

BALE-VILLE. — La fortune de l'Université de Bâle s'élève actuellement à 1,200,000 francs, chiffre rond; elle se compose de sept fonds distincts, affectés à autant de destinations spéciales: fonds universitaire, faculté de médecine, enseignement de la botanique, bibliothèque, amélioration des traitements, etc.

BALE. — En opérant les fouilles d'un bâtiment dans la rue Ste-Elisabeth (im gegen Hof), on a découvert une rangée de vieux tombeaux.

Plus de deux douzaines de squelettes ont été retrouvés, couchés en ligne presque ininterrompue, la

plupart sans caveau, la tête tournée du côté de l'occident. Un seul était soigneusement enmuré: les ossements étaient des ossements romains, le sol et le couvercle en molasse rouge brute. Un des crânes est fendu en deux.

Tandis que la plupart des squelettes sont seuls, d'autres ont été enterrés avec des objets intéressants. Trois vases, dont deux en argile et un en verre, ainsi qu'un verre à boire ont été retirés presque intacts. Le propriétaire du bâtiment en construction a donné plusieurs de ces objets au Musée de la ville.

Une bague de femme, dont la pierre bleue s'est malheureusement brisée, et une partie d'un collier très finement travaillé ont été trouvées au même endroit.

Quant à l'époque à laquelle remonte l'existence de ces tombeaux, une pièce de monnaie, à l'effigie de l'empereur Théodose, peut la donner approximativement. Il s'agit, sans aucun doute, de tombeaux datant de l'époque romaine, c'est-à-dire du IV^e siècle après J.-C.

VALAIS. — Le fourgon du train express de Brigue, arrivant à Lausanne à 1 1/4 heure, a déraillé ensuite d'une cause indéterminée, hier, 30 septembre, vers 9 1/2 heures du matin, entre les stations de Viège et de Marogne. Il n'y a pas eu d'accident de personnes. Le dommage causé à la voie est sans importance.

Après réparation de la voie et remise du fourgon sur les rails, les trains ont repris, quelques heures après leur circulation ordinaire.

TESSIN. — A la suite du succès de l'exposition nationale de Lugano, le gouvernement tessinois a conçu le projet de la fondation d'une collection artistique cantonale; à la prochaine session du Grand Conseil, il demandera un subside annuel de quelques milliers de francs. Le but de cette nouvelle fondation serait de faire le premier pas vers la création au Tessin d'une Académie fédérale des Beaux-Arts.

NEUCHÂTEL. — Dans la nuit de dimanche à lundi, l'hôtel du Lac, au bord du Doubs, aux Brenets, a été détruit par le feu. L'incendie a commencé après sept heures du soir. Les secours ont été peu rapides. L'eau du Doubs était très basse. L'hôtel a été entièrement consumé. Il y avait en outre une épicerie dans la maison. Le mobilier de l'hôtel était assuré.

— La Banque cantonale neuchâteloise a élevé son escompte à 4 0/0.

CANTON DE VAUD

Inspections d'armes. — Les inspections d'armes complémentaires auront lieu, pour le I^{er} arrondissement, à Morges, le 14 octobre; pour le II^e arrondissement, à Yverdon, le 15; pour le III^e arrondissement, à Vevey, le 16.

Société des carabiniers. — Le comité central de la Société vaudoise des carabiniers a, samedi, à Morges, une longue séance, consacrée surtout à l'examen des opérations du comité d'organisation du tir cantonal. Il a donné décharge à ce dernier en termes élogieux.

Les statuts de la Société des carabiniers présentant des imperfections en ce qui concerne les lois cantonales, le comité a décidé de soumettre la question de la révision de ces statuts à une commission de sept membres, dont quatre pris en dehors de son sein.

Beaux-Arts. — La Société suisse des aquarellistes compte organiser cette année une exposition à Montreux.

LAUSANNE

Recensement. — Le dernier recensement semestriel accusé pour la commune de Lausanne, en juillet 1891, une population de 33,873 âmes, dont 30,379 pour la ville et 3,494 pour les hameaux forains.

En janvier 1891, la population était de 33,641 âmes (ville 30,374, hameaux 3267); en juillet 1890, on comptait 33,422 âmes (30,169 en ville et 3253 dans la banlieue).

Accident. — Le petit enfant que sa mère avait laissé choir dans la rue du Pré, du haut d'un troisième étage, est mort mardi après-midi.

Sauvetage. — La semaine dernière, un jeune homme de Chamblandes se baignait dans le lac, près de la tour Haldimand, lorsqu'il fut pris d'une crise épileptique et coula à pic à une certaine distance du bord. Heureusement, il avait eu le temps d'appeler au secours. Un jeune homme de Genève, en séjour à Chamblandes et qui sortait du bain en ce moment-là, se lança aussitôt à la nage, plongea et fut assez heureux pour ramener l'épileptique vivant sur la rive.

BEAUX-ARTS

L'exposition vaudoise des Beaux-Arts.

Une surprise agréable m'attendait au seuil de la Grenette.

Au lieu de ce *Turnus* helvétique qui va s'allégeant de ville en ville, comme un ballot de colporteur diminué à chaque station de ce qui lui reste de mieux, j'y trouvai une petite exposition, modeste, mignonne, bien à l'aise dans son haut salon tendu de blanc; un joli concert de gris, sans guère d'éclaboussures insolentes ni de taches malpropres; des noms connus et généralement sympathiques; une salle confortable, bien aménagée, bien éclairée; une cimaise agréablement fournie, à bonne hauteur, et les plus aimables gardiens qui soient.

Je crains les grandes expositions. Elles lassent l'œil et fatiguent le cerveau. L'étude en est pénible et le fruit souvent amer, et pour les exposants, et pour les exposés... aux justes retours de la critique. Les points de comparaison y échappent par leur multiplicité; les dissimulations s'y fondent. L'attention a peine à s'y fixer, l'opinion à s'y former. Les choses simplement bonnes s'y perdent dans l'océan des médiocrités, et la mémoire, même la plus complaisante, ne parvient guère à retenir que les éclats suprêmes et les extrêmes horreurs de ces mosaïques hétérogènes, où manque l'effet d'ensemble.

Une collection réduite, au contraire, m'enchantait, comme celle d'œuvres d'un seul artiste. Le regard y court sans peine d'une image à l'autre, scrute, compare, classe à son gré, s'imprégnant de telle ou telle lumière, de telle ou telle manière; le jugement s'y fait tout seul et le souvenir en reste franc de toute hésitation.

Telle est l'exposition de la Grenette. J'en voudrais faire plus et mieux qu'un compte-rendu d'ouverture. On sait combien fastidieux est le simple récit d'une chose peinte ou sculptée. Il n'en est pas d'un tableau comme d'une œuvre musicale ou d'un drame à la scène; un tableau est en quelque sorte sa propre description, si ce n'est la description pâle d'une chose déjà vue. Le « lecteur » d'une exposition de peinture ne saurait trouver bien utile d'apprendre que Madame X s'y étale en vert aux regards indiscrets du public, avec un serin sur sa cheminée, ou que le mont Catogne y dresse son cône sec entre deux sapins, avec un bouquet de rhododendrons au bord d'un torrent agréablement écumant.

Mais dites-moi comment l'artiste a vu son modèle, et ce qu'il en a fait; racontez-lui quelles sensations, quelles impressions vous avez éprouvées devant cette femme en toilette ou cette cime en déshabillé; quelles douleurs associées à révélation en vous l'aspect de ce champ de bataille; quel retour d'émotions saines et fortes vous a donné cette image de la campagne ou des monts; et le lecteur commencera à s'intéresser à votre œuvre à travers les toiles peintes. Il vous suivra complaisamment de l'une à l'autre, de la plaine aux horizons vastes à l'alpe fragmentée, découpée; de ce grand monsieur gris à cette petite dame en noir; de cette corbeille de roses à cet chaudron de cuivre; il s'arrêtera volontiers avec vous devant cette figure intelligente et honnête; avec vous il s'arrêtera devant cette peinture désolée de la misère ou du vice; sur vos pas il recommencera la traversée de cette vallée riante et fraîche, ou l'escalade abrupte de ce roc plein de défis; il deviendra votre compagnon, vous serez son guide; si loin qu'il vous plaira de le mener, il se laissera conduire avec une confiance grandissante, jusqu'à un moment où, vous-même, vous détacherez la chaîne qui le lie à vous, avec la double satisfaction d'avoir éprouvé votre opinion et de l'avoir fait partager. Grâce à vous, un courant sympathique s'est établi de la petite élite qui crée à la foule qui jouit, de ceux qui donnent à ceux qui reçoivent. Ceux-là, c'est la source, le ruisseau qui jaillit librement, jusqu'à ce que vous en ayez réuni les ondes éparées en un seul flot, large, profond et bien endigué, au profit de ceux-ci, c'est-à-dire au profit de tous.

Tel est l'objet de la critique d'art. Or la critique, la véritable, n'est point chose aisée dont le poète parle. C'est au contraire la chose très malaisée qui consiste à faire aux gens l'honneur insigne de les remarquer, et d'en dire le plus de bien possible, sans encourir les plus mauvais sentiments dont ils soient capables. Cette voie hérissée d'écueils à précéder quelque chose qui me plaît. J'aime à découvrir les vertus cachées sous les défauts apparents. J'aime à rechercher aussi les prémisses des choses, à me retracer leur genèse, à retrouver derrière l'image rendue le modèle, dans ses conditions spéciales, et l'intelligence qui l'a peinte, suivant sa plus ou moins forte individualité. J'aime à remonter aux causes, pour les confronter, les comparer, et vérifier dans leurs effets ces lois impalpables, moins souples qu'inflexibles, moins changeantes qu'immuables, qui gèrent ce qu'on appelle le beau.

Et plus j'étudie les procédés, les recherches spéciales, les personnalités voulues et tout le débordement d'égoïsme artistique qui semble caractériser notre époque, plus décidément j'en viens à ne considérer, en fin de compte, que l'effet produit. A vouloir suivre chaque petite tendance particulière, à vouloir entrer en importune comment dans n'importe quelle manière de voir, on risque de perdre soi-même l'exacte notion de la nature et de l'art, de sembler admettre, sinon

encourager, chez nos artistes, le trop fréquent oubli du but définitif de l'art, qui est de plaire.

Que l'impression reçue soit subite ou tardive, que la jouissance attendue vienne d'emblée ou ne suive qu'à la réflexion, n'importe, pourvu qu'elle vienne. Mais si, après avoir analysé consciencieusement une œuvre, vous n'y trouvez ni originalité, ni sincérité, ni désir d'un au-delà quelconque ni simple amour de la chose reproduite, rien qui vous émeuve, vous réjouisse ou réveille un écho en vous; si vous n'y trouvez qu'une image reçue par une rétine, et remise telle quelle sur toile ou sur papier, indifférente ou égoïste: soyez assuré que ce n'est pas là une œuvre d'art. Laissez protester en vous tout ce qui n'est pas satisfait et demanderait à l'être; c'est à juste titre que la perfection du détail, les qualités du faire, du dessin, de la couleur, le caractère même, vous paraîtront nuis devant le néant de l'intention.

Derrière l'œuvre, il faut qu'on trouve l'artiste, c'est-à-dire l'homme qui a vu, qui a senti, qui a réfléchi, et qui donne avec elle une part de son intelligence ou de son cœur. On ne peut entrer en communion d'idées avec un miroir.

Ch. KOELLER.

DÉPÊCHES

Prague, 1^{er} octobre. — L'empereur François-Joseph a reçu une députation des habitants de Prague qui lui a remis une requête demandant au souverain de protéger les intérêts de la ville.

L'empereur a déclaré qu'il a tout particulièrement à cœur la prospérité de Prague, et a exprimé sa satisfaction au sujet des témoignages de dévouement à la dynastie qui lui ont été donnés.

Ensuite, l'empereur s'est rendu à l'école des cadets, l'a inspectée, a assisté à tous les cours. Il a adressé aux élèves une allocution, les a félicités de l'esprit militaire dont ils font preuve. Il a exprimé l'entière satisfaction du commandant des troupes en Bohême.

Une foule énorme a fait une chaleureuse ovation au souverain au moment où il a quitté l'école.

Grosswardein, 1^{er} octobre. — L'ancien ministre Tisza a exprimé, devant ses électeurs, la satisfaction qu'il éprouve du caractère patriotique du gouvernement actuel et il a condamné l'obstruction faite au gouvernement par l'opposition.

M. Tisza constate que la paix a été maintenue malgré l'incertitude qui a régné pendant ces dix dernières années. Il espère qu'il sera possible de la maintenir encore longtemps.

Paris, 1^{er} octobre. — Le corps du général Boulanger a été placé dans la chambre à coucher du second étage, en habit noir et cravate blanche, avec le cordon de grand officier de la Légion d'honneur. La blessure à la tempe est cachée par des emplâtres noirs. Le service funèbre sera célébré probablement dimanche après-midi, mais rien n'est encore décidé.

Le bruit court que l'archevêque de Malines refusera les obsèques religieuses.

On disait hier que le prince Victor avait fait une longue visite à la maison mortuaire; le *Figaro* dément cette nouvelle.

Plusieurs comités révisionnistes, réunis dans la soirée, ont décidé d'envoyer une délégation aux obsèques.

Ed. FEAR, éditeur.

CHARMANTS AVANTAGES

Jeunesse impérissable, éternelle beauté: Voilà les biens charmants que procure l'usage du célèbre *Congo*, ce baume du visage, Ce savon si parfait, si fin, si réputé.

Sauvegarde Victor Vaissier, Paris. Ag. dép. FRAY & SAUNIER, 35, rue Tupin. Lyon.

Faits importants.

Il n'existe aucun doute que les maladies du foie sont les plus répandues et ont pour résultat d'innombrables dérangements dans le corps humain, tels que langue chargée, gastrodynie, renvois acides, flatuosité, constipation, indigestion, manque d'appétit, goût amer, douleurs dans le côté droit et dans les épaules, maux de tête, fatigue générale, etc.

On connaît fréquemment la faute de traiter les symptômes isolément et non la maladie même, la cause principale des symptômes.

La guérison, et la suppression de ces divers symptômes incommodes de maladie n'est possible qu'à condition que le foie se trouve à son état normal. Le traitement avec la Warner's Safe Cure obtient en peu de temps le fonctionnement normal et sain du foie et fait disparaître promptement les symptômes ci-dessus mentionnés.

Ce médicament devrait toujours se trouver dans toutes les familles.

Se vend 3 fr. le grand flacon: dans les pharmacies *Grandjean* et *Nicati*, à Lausanne; pharm. *Nicole*, Vevey; pharm. *Géty*, Yverdon; pharm. *Addor*, Vallorbes; pharm. *Cuvel*, Morges; pharm. *Goegey*, 18, Corrairie, Genève. 5261

Les MEILLEURES CURES DE L'ANÉMIE ne se font pas toujours avec les ferrugineux d'usage, qui présentent souvent de graves inconvénients. Mais, avec de sérieux produits, comme par exemple le *vin St-Martin à la Kola*, on obtient des résultats vraiment merveilleux.

Ce vin, préparé d'une manière toute spéciale, contient sous une forme assimilable et naturelle, les éléments les plus indispensables à l'organisme humain. Suffit de mentionner:

1^{er} Fer, et manganèse, nécessaires pour la formation des globules rouges du sang.
2^e Phosphate de chaux dont l'efficacité, dans les maladies des os et des organes de la poitrine, est maintenant reconnue d'une manière éclatante.
3^e Caféine, médicament antipéridurique, si utile dans les maladies de cœur, dans les cas de migraines, de névralgies, etc.

Il se recommande donc comme tonique-reconstituant dans les cas d'anémie (sous toutes ses formes), faiblesses du cœur et des organes de la poitrine.

Essentiellement régénérateur et stimulant énergique du système nerveux, il convient à toute personne fatiguée ou épuisée par un excès de travail, tant intellectuel que physique. Prix: 4 fr. et 2 fr. 50.

Évitez les contrefaçons en exigeant la marque de fabrique *St-Martin*.

S'adresser à la Pharmacie *St-Martin*, à Vevey, ou aux dépôts.

Sur demande, envoi franco des prospectus détaillés.

A la même pharmacie: *CHOCOLAT A LA KOLA*, prix, 1 fr.

Le meilleur et le plus pratique aliment antidiabétique pour les forces pour alpinistes, militaires, sportsmen, etc. Supprime: caséifications, maux de tête, diarrhées, indigestions.

Dépôts: à Lausanne, pharmacies du Giez, Grandjean, Morin et Nicati; à Montreux, pharmacies Rapin et Schopfer.

Chemins de fer de l'Est

Angleterre, France et Italie (par le St-Gothard).

Les relations entre Londres et Milan par le St-Gothard (à travers des Cantons, Major, de Lugano et de Como) sont assurées par des trains rapides et permanents pendant toute l'année, de la manière suivante: 1^{er} itinéraire. (Via Calais, Laon, Reims, Chaumont, Belfort, Bâle), route la plus courte et la plus rapide, trains et 1^{er} wagon anglais de jour et trains express de jour du St-Gothard.

2^e itinéraire. (Via Calais, Laon, Reims, Nancy, Epinal, Belfort, Bâle), trains et bateaux anglais de nuit et trains express de nuit du St-Gothard.

Les trains, composés de voitures de 1^{re} et de 2^e classe, circulent directement entre Calais et Bâle, par les deux itinéraires. Les trains passant via Reims, Chaumont, contiennent en outre un Sleeping-Car et des Coupés lits-toilette.

Les trains express de nuit du St-Gothard contiennent un Sleeping-Car et les express de jour, un Salon-Car, qui circulent directement entre Bâle et Milan.

La durée moyenne du trajet entre Londres et Milan est de 30 heures.

A Milan, les voyageurs trouvent des correspondances pour toute l'Italie.

Nota. — Provisoirement et jusqu'à nouvel avis, le trajet entre Belfort et Bâle s'effectuera par l'itinéraire de l'Est-Croix-Mulhouse, sans supplément de prix et sans p'asseport.

Pour tous autres renseignements, consulter les affiches, les indicateurs et s'adresser aux gares.

Marché de Lausanne du 26 septembre.

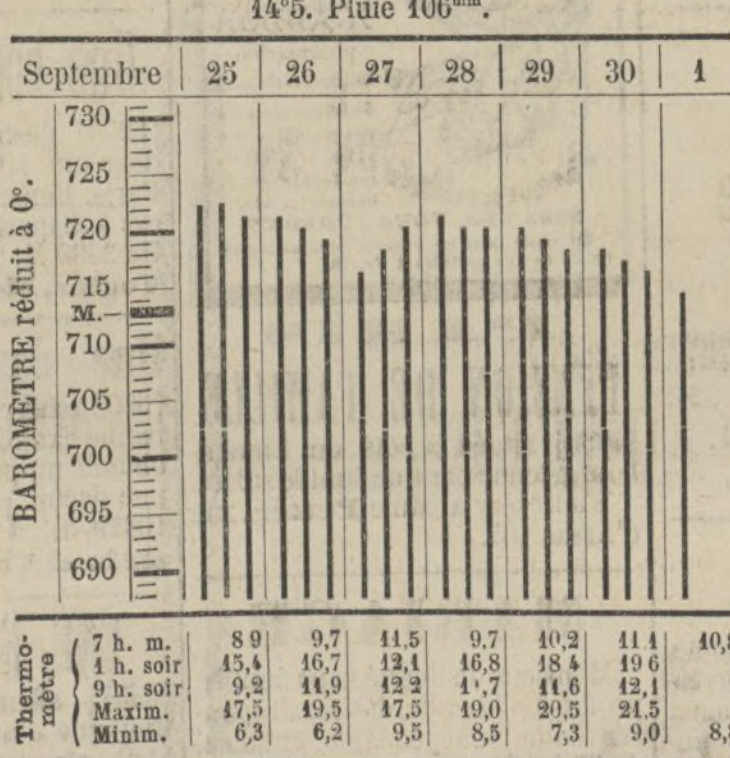
Froment nouv., 218 sacs, de 25 — à 27 — fr. les 100 kg. Avoine, 84 sacs, de 16 — à 18 — fr. les 100 kg. P. ames de ter. nouv., 125 ch., de 0.87 à 1 — fr. les 20 l. P. in. nouv., 24 ch., de 1 — à 1.40 fr. les 100 kg. P. d'été, 18 ch., de 0.80 à 0.85 fr. les 100 kg. P. d'hiver, de 1.50 à 1.60 fr. les 100 kg. Café, de 1.10 à 1.20 fr. la douzaine.

Observations météorologiques

DE LA STATION CENTRALE D'ESSAIS VITICOLES

Champ-de-Vin: A 7 h. m., 1 h. et 9 h. s. — Alt. 555 m.; Long.: 6°38' E.; Lat.: 46°31' N. — Barom.: 713; Therm.: 9°6; Haut. d'eau: 1 m.03.

Septembre moyenne: Baromètre 714. Thermomètre 14°5. Pluie 106 mm.



D^r RAPIN

de retour. 5192
Avenue de Rumine 7.

Le docteur de la Harpe

DE RETOUR
a transféré son domicile Avenue
du Théâtre 3. Consultations de
2 à 3 heures. Téléphone. 5251

Le D^r NEISS

à Payerne
DE RETOUR
a repris ses occupations. 5274

MARCHANT TAILLEUR

Le soussigné a l'honneur de
porter à la connaissance du public
qu'il vient de s'établir
rue Cité-Berrière 25
A LAUSANNE
Il espère, par un travail soigné,
promptement exécuté, et la modé-
rité de ses prix, mériter la con-
fiance qu'on se plaira à lui ac-
corder.
Coupes modernes et élégantes.
Emile Tschamper,
M^r Tailleur,
précédemment coupeur à la
Ville de Paris. 5269

NYON

AGENT D'AFFAIRES

Recouvrements, Contentieux
Gérances.

L^s CHAMPRENAUD FILS

ouvrira prochainement son bureau

OIGNONS A FLEURS

Reçu de Hollande un choix
magnifique d'oignons à fleurs:
Jacinthes, tulipes, narcisses,
crocus, ranoncules, etc.
Chez Albert PITET aîné,
horticulteur, Martharay 31, Lau-
sanne.
Envoi franco du catalogue sur
demande. 5057

Chez Madame MONNET

MODES

[5201] Bourg 8 au 2^e, un parti de
capotes et chapeaux de l'année
dernière avec fort rabais.
Grand choix de nouveautés
pour la saison.

BEAUX RAISINS

DE LAVAUZ
Expéditions à fr. 4.50 franco, la
caissette de 5 k^g.
5256 J. Cuenoud, Lutry.

FABRIQUE DE BOUCHES D. HARTMANN

LAUSANNE
EST MARQUE DÉPOSÉE

CHOCOLAT ET CACAO KOHLER

LAUSANNE
(SUISSE)

MÉDAILLE D'OR

à l'Exposition universelle de
Paris 1889. 1296

GANTS & LANIÈRES

pour frictions sèches
DE
5260

DOCTEUR MONOD

Gants, lanières et broche, 10 fr.
Franco dans toute la Suisse.

PHARMACIE DE LA POSTE

LAUSANNE

MÉDAILLE D'OR

l'Exposition Universelle, Anvers 1885

CHOCOLAT

Excellente via d'Algérie
CLOS VOUGA
n°6419x-6216
à Francs 60 l'hectolitre
J. Bouvier
20, rue Général-Dufour, GENEVE
Echantillons sur demande.

CATHÉDRALE DE LAUSANNE

Dimanche 4 Octobre 1891, à 2 h. 30 après-midi.

AU BÉNÉFICE DES ORGUES DE LA CATHÉDRALE

GRAND CONCERT

DONNÉ PAR LA

SOCIÉTÉ CANTONALE

DES

CHANTEURS VAUDOIS

(SECTIONS DE LA PREMIÈRE DIVISION)

UNION CHORALE et FROISINX, de Lausanne;
HARMONIE, de Payerne;
HARMONIE DES ALPES, de Bex;
ECHO DU LÉMAN, de Vevey; LYRE, de Lutry;
UNION CHORALE, de la Tour-de-Peilz;
CHOEUR D'HOMMES, de Corsier;

AVEC LE CONCOURS DE

M. Ch^r TROYON

M. Ch^r ROMIEUX

Violon

basse chantante

ET DE

L'ORCHESTRE DE LAUSANNE

augmenté d'Artistes et d'Amateurs

sous la direction de M. H. PLUMHOF

(400 exécutants)

PROGRAMME

1. Ouverture de RUY BLAS (Orchestre)
2. Hymne au chant, chœur et orchestre
3. Réclamatif et air de JOSEPH (M. Troyon)
4. Prière avant la bataille, chœur
5. Le dernier sommeil de la Ste-Vierge, orchestre
6. Hymne au matin (M. Romieux)
7. Dieu Tout-Puissant, ténor solo, chœur et orch. SCHUBERT - LISZT

MEINELSSOHN

DUC DE COBOURG

MEHOL

A.-M. STORCH

MASSNET

BOUHY

ODE HELVÉTIQUE

Cantate pour chœur, solo de baryton et orchestre

(Musique de H. PLUMHOF)

PRIX DES PLACES

Premières numérotées, 3 fr. — Secondes numérotées, 2 fr.
Troisièmes, 1 fr. — Galeries, 50 cent.

BUREAUX DE VENTE

Places numérotées, chez M. Tarin, libraire, jusqu'au samedi soir.
Non numérotées, chez MM. Tarin, L.-O. Dubois,
et dans les magasins de musique Fottisch, Schreiber et Spiess.

Les billets qui resteront samedi soir seront vendus le dimanche, chez
M. L.-O. DUBOIS
et dès 1 1/2 heure de l'après-midi, sur la Terrasse de la Cathédrale.

On peut retenir des places par correspondance.

FOIRES DE CULLY

La Municipalité de Cully donne avis que une foire aura lieu dorénavant
dans cette localité le **troisième vendredi de novembre**,
soit cette année

le 20 novembre

prochain. — Par contre, la foire qui avait lieu en décembre est sup-
primée. 1466-5134

Greffe municipal.

AVIS

Monsieur A. Martin-Rufenacht, propriétaire de l'hôtel
Venet & Bristol, à Aix-les-Bains (Savoie), a l'honneur de prier
ses clients et ses fournisseurs de vouloir bien ne pas le confondre avec
Monsieur Eugène Rufenacht, de l'hôtel Métropole, à Aix-les-Bains (Sa-
voie), déclaré en état de liquidation judiciaire par jugement du 22 sep-
tembre 1891. 5281

AU BON GÉNIE

Confection pour hommes et enfants.

MAISON DE TOUTE CONFIANCE

Les propriétaires ont l'honneur d'aviser leur honora-
ble clientèle que les assortiments pour mi-saison et
hiver seront au complet à partir de lundi 5 octobre. 5285

Les magasins seront fermés samedi 3 octobre.

G. WEBER, successeur de J. SAMBUC

Convaloup. — Lausanne.

Fabrique de calorifères inextinguibles garnis
dits « **Universels** »

Reconnus comme le système le plus hygiénique et économique, s'appli-
quant à tous les complexes.

Calorifères système viennois et « Poêles hygiéniques »

à eau chaude (brevetés)

Fourneaux-potagers de toutes grandeurs et
pour tous combustibles.

Poêles au bois, en tôle polie garnie.

Prospectus, prix-courants et références à disposition. 5125

Pour anémiques de haute importance

pour personnes affaiblies et délicates rien
de meilleur que la cure du véritable

Cognac Golliez ferrugineux

17 ans de succès en attestent l'efficacité incontestable contre
les pâles couleurs, l'anémie, la faiblesse des nerfs,
les mauvaises digestions, la faiblesse générale ou
locale, le manque d'appétit, les maux de cœur,
la migraine etc.

Beaucoup plus digeste que toutes les pré-
parations analogues, sans attaquer les dents.
Le Cognac Golliez a été récompensé par 7 Diplômes
d'honneur et 14 médailles. Seul primé en 1889 à Paris,
Cologne et Gand. Refusez les contrefaçons et exigez dans
les pharmacies le véritable Cognac Golliez de Fré. Golliez
à Morat avec la marque des Deux palmiers. — En Flacons
de 3/4 l. 50 et 5 fr.

Dans toutes les pharmacies et drogueries. n1165x-715

FAIBLESSE ET ANÉMIE

pour leur guérison lire à la 3^e page. 4634

LA BALOISE

Compagnie d'assurances sur la VIE et contre les ACCIDENTS

fondée à Bâle en 1864.

BRANCHE VIE

Etat des assurances en 1890. Fr. 416,500,000
Capital social (1 million versé, 9 millions obliga-
Garanties tions) Fr. 10,000,000
Réserves Fr. 23,000,000
Règlement d'assurances depuis la fondation Fr. 35,000,000

Polices incontestables après 5 ans, le capital payable en totalité, même en cas
de suicide, duel, etc., innovations d'une importance capitale pour la famille et pour les
polices servant de garantie.

Les contrats de 3 ans ne sont pas annulés par la cessation du paiement des primes,
mais convertis en polices libérées sans qu'il soit besoin d'un avis.

Délai de 30 jours pour le paiement des primes et de 3 mois pour les restitutions
de police, sans nouvel examen médical.

Voyages d'entre-mer permis dans une large mesure sans surprime.
Opérations de LA BALOISE: Assurances en cas de décès, assurances mixtes et à
terme fixe; assurance de dot et de prévoyance pour la vieillesse, rentes viagères, etc.
S'adresser à M. DUNKI, agent général, à Lausanne, rue Centrale 3, et à MM. les
agents de La Baloise pour le canton de Vaud.

BRANCHE ACCIDENTS

Assurances individuelles contre les accidents corporels moyennant une prime très
modique. — Agence générale pour la Suisse romande: Jules PHILIPPE, 8, quai Pierre-
Fatio, Genève. n2070x-37

Nous avons l'avantage d'aviser notre clientèle et le public en général qu'ayant
ouvert depuis le 1^{er} octobre prochain toute la publicité du journal le

CORRIERE DI NAPOLI

le plus répandu et le plus lu dans l'Italie méridionale, nous **OUVRONS**
dès cette date une Succursale

A NAPLES

VIA SANTA BRIGIDA 39

Nous prions toutes les personnes qui auraient à faire de la publicité à Naples
ou dans d'autres villes d'Italie et d'autres pays, de nous charger de leurs ordres,
à l'exécution desquels nous mettrons tous nos soins.

HAASENSTEIN & VOGLER

Fermiers des annonces des principaux journaux suisses, italiens, etc.

NAPLES, MILAN, ROME, TURIN, GÈNES, FLORENCE

et autres villes du pays et de l'étranger

Place Palud 24

LAUSANNE

Place Palud 24

GENÈVE

Rue des Moulins & Quai de l'Île

GENÈVE

TRAVAUX EN COULEUR

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE & LITHOGRAPHIQUE

DE MONTREUX

Bureaux et ateliers à La Rouvenaz, en face du débarcadère.

Cet établissement, créé au commencement de mars de l'année 1889, dispose d'un matériel
entièrement neuf et très complet, comprenant:

QUATRE PRESSES A IMPRIMER, DERNIER SYSTÈME

actionnées par un moteur à gaz.

TOUTES LES MACHINES AUXILIAIRES

UN IMMENSE CHOIX DE CARACTÈRES

constamment renouvelés,

etc., etc.

TÉLÉPHONE

Prix modérés.

Exécution soignée.

CHROMOLITHOGRAPHIE

Cordes pour Transmissions

Câbles pour vaisseaux, poulies et ascenseurs,
de toute 1^{re} Qualité, sont fournis par la
Fabrique de ficelles de Schaffhouse.

LESSIVE PHÉNIX

(12 ans de succès)

le plus ancien et le seul produit de ce genre diplômé à Zurich pour ses
effets avantageux attestés par des certificats authentiques.
Se défier des nombreuses contrefaçons auxquelles sa qualité excep-
tionnelle a donné naissance et exiger rigoureusement sur chaque pa-
quet la marque de fabrique

« **PHÉNIX** »,

et la raison de commerce Redard Frères, fabricants, à Morges.

En vente dans toutes les bonnes épiceries et drogueries. 4841

ASILE ET MAISON DE SANTÉ

Bellevue près Neuveville (cant. de Nanchâtel)
Soins assidus, vie de famille. 458

LEYSIN

Station climatique d'altitude

(1450 m)

Ouverture, dès le 1^{er} novembre 1891, de deux beaux chalets-pen-
sions, solidement construits et très confortablement aménagés, exploités par

La Société climatique de Leysin.

Pour renseignements, s'adresser à M. Kuenzler, gérant, Leysin.

Correspondant de journaux pour l'Italie.

5271. Un homme excessivement bien placé, Italien, habitant Rome,
écrivant le français comme sa propre langue, se chargerait de corres-
pondances régulières pour un ou deux journaux sérieux de l'étranger.
Prière d'adresser les offres aux initiales H 8500 X, à l'agence de pu-
blicité Haasenstein & Vogler, à Rome.

! NOUVEAUTÉ !

MIGNON

[4136] Cigares Ermatinger.

ODONTINE DUVOISIN

Pharm. Chir. Dent. Verrières.

La meilleure pâte dentifrice.

dans toutes les pharmacies. 6052

MANTEAUX - FLOTTEURS

et pelerines en drap noir et cou-
leur, imperméable. Confection
soignée. Tarif et échantillon à promp-
te disposition. n1190x-3272

R. Pfleger, Fribourg (Suisse).

ON DEMANDE

[5277] un bon chauffeur à la

Blanchisserie modèle, à Clarens,

Ayuntamiento de Madrid



UN JEUNE HOMME

[5233] de bonne famille, le-
quel a passé avec succès
les cours de l'école d'agri-
culture de la Rätti (près
Berne), ainsi que les clas-
ses de l'école commerciale
de Bâle, s'est adonné PRA-
TIQUEMENT à l'agricul-
ture pendant plusieurs an-
nées, très au courant du
commerce des tuyaux.

cherche une place
de gérant ou directeur d'un
domaine d'une certaine
étendue.

Références de premier
ordre à disposition. Adres-
ser les offres sous chiffre
O H 4677, à MM. ORELL
FUSSELL & Cie, annonces, à
Berne.

5238. Une personne de 33
ans, bonne cuisinière,
connaissant tous les travaux d'un mé-
nage soigné, cherche à se pla-
cer.

Offres sous Hc 7767 X, à l'a-
gence de publicité Haasenstein
& Vogler, Genève.

Une jeune institutrice

[5209] demeurant seule, dans une
localité bien située de la Haute-
Argovie (Berne), désire pren-
dre en pension une jeune
fille française allant encore
à l'école. Bonne occasion de fré-
quenter une école secondaire.

S'adresser pour renseignements
jusqu'au 25 octobre, à M^{lle} Emma
Bieri, institutrice, à Lyss
(Berne).

UN ÉTUDIANT

[5137] en théologie désire donner
des leçons de français, latin et
grec. Répétitions pour collégiens.

S'adresser rue de la Louve 1,
1^{er} étage, Lausanne.

AVIS

5092. Un jeune Badois, désirant
entrer prochainement en appren-
tissage dans une maison de la
Suisse française faisant le com-
merce des bois en gros, prie celles
qui pourraient le recevoir de faire
leurs conditions à son père, M.
Hosenfelder, restaurateur, à Pe-
terzell, près Villigen (Bade).

Un jeune homme

[5170] sérieux, de bonne fa-
mille, cherche à se placer
dans un hôtel de la Suisse fran-
çaise où il aurait l'occasion de
se perfectionner dans la lan-
gue. En échange de son tra-
vail il désirerait si possible être
logé et nourri.

Adresser les offres sous L
607 Q, à l'agence de publicité
Haasenstein & Vogler,
Lucerne.

Jeune bachelier

[4994] donnerait leçons ou répé-
tions. Accomagnerait une famille
ou un monsieur seul.

S'adresser E. B., poste restante,
Nyon.

COMMIS

5232. Un jeune homme, Suisse
allemand, ayant fait un bon ap-
prentissage dans une des premiè-
res maisons de commerce de la
Suisse française, cherche un em-
ploi. Il se mettrait volontiers aux
voyages. S'adres. sous chiffre Gc
10386 L, à l'agence de publicité
Haasenstein & Vogler, à
Lausanne.

Une femme de chambre

[5263] d'un certain âge, sachant
coiffer et bien coudre, possédant
de bons renseignements, cherche
place dans une bonne famille ou
pour remplacer une personne de
confiance. S'adr. à l'agence de pu-
blicité Haasenstein & Vogler,
Lausanne, sous Hc 10812 L.

UN JEUNE HOMME

[5279] actif, intelligent et robuste
cherche à se placer soit dans un
hôtel de la Suisse romande, soit
dans une maison particulière pour
apprendre la cuisine. S'adresser à
M. C. Lehmann, aubergiste, à
Gergensée (Berne).

Pastilles Pectorales

du Dr. ROY
préparées par
K. ADDOR
pharmacien
A Villorbus (Suisse)
Guérison certaine
des maladies des
voies respirato-
res, toux, rhume,
bronchites etc.
ESSAYEZ, VOUS JUGEREZ
En vente dans les principales pharmacies en
boîtes de 100 pastilles 1 Fr. 20.

PENSION DE FAMILLE

[4866] située à côté du Luxem-
bourg, tenue par une famille suisse.
S'adresser à Mme Petter, rue
d'Assas 104.

MARIAGE

Monsieur distingué, sans famille,
profession libérale, désirerait épou-
ser dame indépendante, aimable,
de 35 à 45 ans. n1665x-3180
K. 777, poste restante, Genève.

UNE JEUNE FILLE

[5241] vaudoise, de toute morali-
té et ayant du service, désire
se placer de suite comme fille
de chambre, dans un hôtel ou
pension. Références à disposition.
Prière d'adresser les offres à l'a-
gence de publicité Haasenstein
& Vogler, Lausanne, sous les
initiales Hc 10772 L.

Une bonne cuisinière

[5275] désire se placer de suite
dans une famille, de préférence à
Paris. Bons certificats et référen-
ces à disposition. Adr. offres sous
Hc 3330 M, à Haasenstein &
Vogler, Montreux.

Une dame allemande

[5268] cherche pens. confort. dans
bonne famille à Lausanne. Pour
obtenir un prix modéré, elle offre
un leçon p. jour. Adr. sous Hc
10829 L, à l'agence Haasen-
stein & Vogler, Lausanne.

UNE INSTITUTRICE

[5231] allem., diplômée, d'en-
tre-trente d'années, conn. franç. et
angl., cherche séjour agréa-
ble dans une pension ou dans